
3 1761 08266031 7

A Monsieur François Coppée [illegible]

[illegible]

[illegible]

24

# THÉATRE COMPLET

DU MÊME AUTEUR

—

## HORACE

## ODES GAILLARDES

**Traduction en vers, texte en regard**

Un très-beau volume, avec deux portraits d'Horace, dessinés, d'après une médaille antique et une fresque de Raphaël, par MM. GLEYRE et GÉRÔME. — Prix : 5 francs.

---

SOUS PRESSE

—

## POÉSIES COMPLÈTES

Un beau volume : 3 francs.

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

ARMAND BARTHET

# THÉATRE

## COMPLET

LE MOINEAU DE LESBIE

LE CHEMIN DE CORINTHE

L'HEURE DU BERGER

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE, BOURDILLIAT ET Cie

15, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

MDCCCLXI



LE

# MOINEAU DE LESBIE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à la Comédie-Française,

le 22 mars 1849.

## A MONSIEUR JULES JANIN

Pas un théâtre n'avait voulu seulement la lire, cette pauvre petite comédie, qui se présentait en péplum brodé et la ceinture un peu lâche, à la mode romaine des derniers temps de la république. Survint un hasard qui la fit imprimer, en province, à une vingtaine d'exemplaires; survint une révolution qui dépeupla les théâtres, et réduisit le feuilleton dramatique à chercher à côté de la scène un intérêt qu'elle n'offrait plus. C'est alors que, sans vous connaître, je vous envoyai cette bluette, qui vous plut par son léger parfum d'archaïsme, et dont vous parlâtes à vos lecteurs avec un charme et une autorité qui en firent presque un événement. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés, que ma pièce, autrefois si lestement éconduite, était reçue à l'unanimité par messieurs les sociétaires, et que Rachel, cette merveilleuse incarnation de la tragédie et du drame, daignait y prendre un rôle, consentant, pour la première fois, à aborder en scène le sourire et la coquetterie.

Voilà pourquoi, mon cher Janin, je vous dédie cette pièce, pour laquelle vous avez fait plus que je n'ai fait moi-même.

ARMAND BARTHET.

ÉCRIT SUR L'EXEMPLAIRE DE M<sup>lle</sup> RACHEL

Gentil moineau, si le parterre

Te bat des mains sur ton buisson,

Point d'orgueil! la clé du mystère,

C'est que Rachel dit ta chanson.

## PERSONNAGES

---

CATULLE.

PISON, CORNÉLIUS, MANLIUS, — patriciens, amis de Catulle.

DAVE, SIMON, TRÉBATE, — esclaves de Catulle.

LESBIE.

CHRYSÉLIS, suivante de Lesbie.

LICINIA, affranchie.

La scène est à Rome, vers le temps du premier Triumvirat, soixante ans environ avant l'ère chrétienne.

LE

# MOINEAU DE LESBIE



## SCÈNE PREMIÈRE

CATULLE, MANLIUS, CORNÉLIUS, PISON.

Ils sont à table, chez Catulle, servis par des esclaves et couchés sur des lits à la manière antique.

PISON.

Qu'en dis-tu, Manlius?

MANLIUS.

Je ne te savais pas,
Catulle, si funèbre à la fin d'un repas.
Quand on a le vin triste, on s'enferme pour boire.

CORNÉLIUS.

O les naïves gens! Mais vous me feriez croire
Que vous prenez Catulle au sérieux?

PISON.

Venir,
Le verre en main, chez lui, jurer qu'à l'avenir
Des Romains stupéfaits il sera le modèle;

Et tout cela d'un ton sépulcral..... J'en appelle !
Dans les propos de table, à bas la gravité !

CATULLE.

Morne ou gai, grave ou fou, j'ai dit la vérité.

PISON.

Encor !

CORNÉLIUS.

Répète un peu, Catulle, après rasade,
Tous ces grands mots éclos dans ton cerveau malade.

PISON.

Malade ? dis donc ivre !

CATULLE.

Écoutez. Pour toujours,
J'ab lique, ô mes amis, les faciles amours,
Le Cécube à pleins bords sur les tables rougies,
Les nymphes de Suburre et les folles orgies...
Et si je bois autant à moi seul que vous trois,
Sur ma parole ! c'est pour la dernière fois.

CORNÉLIUS.

Mais ce serait donc vrai ?

CATULLE.

Aussi vrai que Néère,
Ta maîtresse, à Plancus n'a point été sévère ;
Aussi vrai que tes airs de tête languissants
Soulèvent au Forum le rire des passants.

PISON, riant.

Cornélius, attrape !

CATULLE.

Aussi vrai qu'on t'accuse,
Pison, d'aimer par trop le vin de Syracuse.

MANLIUS.

Ça, c'est tout d'une voix.

CATULLE.

Vrai comme Cupidon,
Manlius, te malmène et te traite en barbon;
Témoin la Daphnidès, courtisane fieffée,
Dont tu prisas si haut la pudeur tarifée,
Et qui te fit payer si cher une vertu
Que les rameurs du Tibre estimaient un écu.

PISON.

Bien appliqué. Mais trêve à la plaisanterie!

CATULLE.

Je ne plaisante pas, amis... je me marie.

TOUS.

Bah!

CATULLE.

J'ai fait le projet, peut-être ambitieux,
D'illustrer à mon tour le nom de mes aïeux :
Or, la main de Sexta, fille d'un consulaire,
Devient de mon succès le gage tutélaire
Et m'ouvre le chemin des charges de l'État.

Riche et patricien, si je n'entre au Sénat,
Je revêts la chlamyde, et j'offre mon épée,
Dans l'espoir d'un prochain triomphe, au grand Pompée.
Qui sait? peut-être un jour.....

MANLIUS.

Catulle *imperator*
Verra luire à son front une couronne d'or.
Vite, un char de triomphe!

CORNÉLIUS.

Hé! vite! qu'un esclave,
A défaut de licteur, apporte un laticlave.
La pourpre ne t'ira pas mal.

PISON.

Par Jupiter!
Sur la chaise curule il aura fort bon air.

CATULLE.

Vous raillez, mes amis, et vous plaignez sans doute
L'imprudent, qui pour suivre une nouvelle route,
Détache avant le temps les roses de son front;
Mais c'est à moitié fait. Assez d'autres prendront
Ma place tiède encor, ma coupe encor remplie...
Vous n'en souffrirez guère.

PISON.

A propos, — et Lesbie?
Te voilà désormais contraint d'y renoncer.

CATULLE.

C'est un triste devoir, et tu m'y fais penser.
Je l'aime.

PISON.

Est-ce bien sûr? — A boire!

CATULLE.

A boire, esclaves!
Versez! encore un jour de gaîté sans entraves.
Versez! encore un jour de liberté... Demain,
Naît, avec le soleil, le jour de mon hymen.
Buvons, ô mes amis, à nos amours passées,
Aux festins qui ceignaient de couronnes tressées
Nos têtes de vingt ans, aux paresseux loisirs
Que venait caresser l'aile d'or des plaisirs;
Buvons à la jeunesse, aux roses passagères
Qu'effeuillaient à nos pieds les danseuses légères;
Buvons, ô mes amis, et que nos fronts joyeux
Revêtent pour un jour l'auréole des dieux!

PISON.

Bien dit. A ton bonheur, Catulle!

MANLIUS.

A la Folie!

PISON.

A Bacchus!

CORNÉLIUS.

A l'Amour!

MANLIUS.

Au Falerne!

CATULLE.

A Lesbie!

Haut les coupes!

DAVE, entrant, à Catulle.

Seigneur, une affranchie est là,
Qui demande à vous voir de la part de Sexta.

PISON.

De la part de Sexta! Vous correspondez? Diantre!
Je ne te croyais pas si compromis.

CATULLE, à Dave.

Qu'elle entre.

(A ses amis.)

Vous allez en juger par vous-mêmes.

## SCÈNE II

Les Mêmes, LICINIA.

CATULLE.

Salut,
Licinia.

LICINIA.

Salut, seigneur.

CATULLE.

Dis-nous le but
D'une visite aussi matinale?

LICINIA.

Un message.

CATULLE.

Sans doute.

PISON, bas, à Manlius.

Une rupture, ou peu s'en faut, je gage.

LICINIA.

Sexta, pendant la nuit dernière, n'a rêvé
Qu'hymen rompu toujours avant d'être achevé.
Elle a, dès son réveil, consulté les augures;
Mais croyant en amour leurs promesses peu sûres,
Elle n'en tient nul compte, et c'est pâle d'ennui
Qu'elle m'a dit son rêve, en ajoutant : « C'est lui,
» Lui ! que je voudrais voir. » Pour ma jeune maîtresse,
L'oracle le meilleur est un mot de tendresse.
Viendras-tu?

CATULLE.

J'y serai dans une heure. On m'attend
A la porte Latine, où je cours à l'instant
Chercher les diamants commandés pour la fête.
J'irai, du même pas, en étoiler la tête
De ma chère Sexta. Ces gages d'avenir,
Peut-être changeront ses terreurs en plaisir;
Et si ma voix, d'ailleurs, a quelque effet sur elle,
Nous la verrons bientôt gaie autant qu'elle est belle.
Annonce-moi.

LICINIA.

J'y cours.

(Elle sort.)

CATULLE.

Pour dernière santé,
Buvons, ô mes amis, à ma félicité.
Les bons vins que ces vins de Falerne et de Grèce !
Faut-il y renoncer aussi ?... L'heure me presse :
Si j'étais en retard, le marchand, par dépit,
N'aurait qu'à s'aviser de me fausser crédit !
A demain ; n'allez pas l'oublier. Je vous quitte...
Sexta, vous le savez, compte sur ma visite.
Or — sauf à revenir de tant d'empressement —
La veille d'être époux on est encore amant.
Salut.

TOUS.

Salut, Catulle.

## SCÈNE III

### CORNÉLIUS, MANLIUS, PISON.

CORNÉLIUS.

Et surtout, bon courage !
On s'embarque gaîment... mais gare le naufrage !

PISON.

Un si charmant buveur ! Il va, le malheureux,
Pêcher en eau bien trouble un bonheur bien chanceux.

MANLIUS.

Quand on vise au Sénat, et qu'on veut être riche !
C'est un jeu comme un autre. On gagne, on perd, on triche...

Seulement, à mon compte, il est dur, pour si peu,
De mettre son honneur et son bonheur au jeu.

PISON.

C'est bien fait. Quelle idée aussi? Pour moi, j'estime,
A parler franc, l'hymen un coupe-gorge intime,
Et je ne connais rien au monde d'insensé
Comme ce tête-à-tête éternel et forcé.
Vive la gaudriole ! à bas l'épithalame !
Comme on change de vin, il faut changer de femme,
Et de l'une sur l'autre égarant son amour,
N'obéir qu'au caprice et vivre au jour le jour.
Pour moi, c'est ma méthode — et je la trouve bonne.

CORNÉLIUS.

On s'en lasse. Catulle était plus que personne
De ton avis: pourtant, au filet conjugal,
Le voilà pris.

PISON.

Eh bien, tant mieux! C'est un rival
Que je ne craindrai plus.

CORNÉLIUS et MANLIUS.

Un rival?

PISON.

Oui. Lesbie
Est fort belle.

MANLIUS.

Est charmante !

CORNÉLIUS.

Adorable!

PISON.

Accomplie!

Moi je l'aime, d'abord.

MANLIUS.

Moi, j'en raffole.

CORNÉLIUS.

Moi,

Je ne puis soutenir son regard sans émoi.

MANLIUS.

Bon! nous voilà tous pris de passion subite!
Tendre et touchant accord dont je vous félicite.
Mais n'allons pas, l'un l'autre, à l'envi nous jouer...
Courtiser trois de front, c'est vouloir échouer.

PISON.

C'est cela, Manlius: commence l'entreprise,
Et quand nous y viendrons, la place sera prise.

CORNÉLIUS.

Le piége est bien grossier pour que nous y tombions.

MANLIUS.

Vous ne m'entendez pas.

PISON.

Explique-toi; voyons.

MANLIUS.

Entre trois amoureux mettez une coquette,
Et si chacun des trois autour d'elle caquette
Et lui fait les yeux doux, il est sûr que, cent fois
Pour une, il la verront glisser entre leurs doigts.
Faisons mieux. Aujourd'hui, tentons une escarmouche.
Chacun comme il l'entend : au but si quelqu'un touche.
Qu'il persiste, mais seul ; ses rivaux éconduits.
Bien loin de le gêner, deviendront ses appuis.
De la sorte, il est sûr à peu près que la belle.
Se fatiguant bientôt du rôle de cruelle,
Parmi nous, un matin, choisira son amant.
Tant mieux pour qui saura choisir le bon moment!

CORNÉLIUS.

Beau projet!

PISON.

Plan superbe! et qui fera ta gloire.
Tu vaux ton pesant d'or, Manlius, après boire.

MANLIUS.

Dans une heure. Prenez note du rendez-vous.

PISON.

C'est convenu.

CORNÉLIUS, allant pour sortir

Lesbie!

PISON.

Amour, c'est de tes coups!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LESBIE, CHRYSÉLIS.

LESBIE.

Seigneurs, je vous salue. — Esclaves, votre maître?

DAVE

Il ne saurait longtemps tarder à reparaître.
Faut-il l'avertir?

LESBIE.

Non, j'attendrai... — près de vous,
Si vous le permettez, seigneurs?

MANLIUS.

C'est à genoux
Que nous t'en supplions, adorable Lesbie.
Pour moi, j'achèterais, fut-ce au prix de ma vie!
Le plaisir de te voir un instant.

LESBIE.

C'est bien cher.

PISON.

C'est peu pour un bonheur dont un dieu serait fier!

CORNÉLIUS.

On serait trop payé seulement d'un sourire.

LESBIE.

Je reste stupéfaite… En vérité, j'admire
L'ensemble inattendu de vos airs langoureux.
Par accident, seigneurs, seriez-vous amoureux?

PISON.

Et quand cela serait? Pour vouloir m'en défendre,
J'ai le parler trop franc, et j'ai le cœur trop tendre.

CORNÉLIUS.

Pour rester froid à tant de merveilleux appas,
Il faut un cœur de marbre, et le mien ne l'est pas.

MANLIUS.

Jamais corps plus charmant, jamais plus doux visage,
De la belle Cypris ont-ils rendu l'image!
Faut-il donc s'étonner…

LESBIE.

Non; c'est plus fort que moi!
Laissez-moi rire… Après, vous me direz pourquoi
Je me trouve fourrée au cœur d'une bagarre,
Où des propos si doux pleuvent sans crier gare.

PISON.

N'en accuse que toi…

LESBIE, *l'interrompant.*

Mais d'où vient ce concours
De soupirs enflammés et d'amoureux discours?

C'en est trop à la fois, convenez-en. Si tendre
Que soit mon cœur, encor ne sauriez-vous prétendre
Que pour vous plaire à tous je le misse en lambeaux.
Vous voilà trois, tous trois galants, riches et beaux,
Tous trois patriciens, tous trois la fleur de Rome !
Comme Pâris j'hésite, et je n'ai qu'une pomme...
— La donner ? — Volontiers ! mais auquel de vous trois ?
Parlez l'un après l'autre, et je ferai mon choix.

PISON, à part.

Ce début-là promet.

MANLIUS, à part.

La coquette enragée !

CORNÉLIUS, à part.

C'est partie à refaire : on l'a mal engagée.

PISON.

(A part.) (Haut.)
Bah ! pourquoi pas ? — Mes vœux, séduisante...

LESBIE.

Pison,
C'est sans doute le vin qui trouble ta raison.
Je ne t'ai jamais vu qu'à table. Comment vivre
En tiers avec les brocs d'un amant toujours ivre ?
Autant vaudrait une outre.

PISON, à part, après un salut.

En ce cas, serviteur.
D'athlète que j'étais, me voilà spectateur.
Et d'un !

LESBIE, à Cornélius qui s'avance et à qui elle ne laisse pas le temps de parler.

Cornélius, un souci me tourmente :
Ta tunique est au musc, ta toge est à la menthe,
Et c'est le nard, je crois, que sentent tes cheveux.
Je ne puis pas souffrir les odeurs.

PISON, à part.

Et de deux !

LESBIE, à Manlius, même jeu.

Neuf lustres, Manlius ; c'est bien mûr. A cet âge,
La passion s'émousse et le cœur devient sage.
D'ailleurs, tu dois avoir appris sous Daphnidès,
Ce qu'aux beaux surannés peut coûter un succès :
Or, usé, ruiné, passant la quarantaine,
Une intrigue avec toi ?... ce n'est guère la peine.

PISON, à part.

Et de trois !

(A Manlius.)

Manlius, je te fais compliment :
Jamais plan mieux conçu n'eut plus prompt dénoûment.

MANLIUS, à demi-voix.

Mon plan ?... mais on l'a pris à l'envers, je suppose.

CORNÉLIUS, de même.

Quelle leçon !

PISON, de même.

Pourquoi t'inonder d'eau de rose ?

CORNÉLIUS, de même.

Fi, l'ivrogne !

PISON, de même.

Le vin à quelque chose est bon :
Bacchus guérit les cœurs qu'a blessés Cupidon.

MANLIUS, de même.

Bah ! tout n'est pas perdu, bien que l'échec soit rude.

PISON, de même.

Quel sang-froid ! ce que c'est pourtant que l'habitude.
Mais vengeons-nous.

(Haut.)

Amis, vous savez que demain,
Catulle nous attend pour fêter son hymen
Avec Sexta...

LESBIE, avec éclat.

Pison ?

PISON.

Tu l'ignorais encore ?...
Imprudent que je suis ! et combien je déplore
Cette indiscrétion maudite !

LESBIE, regardant Pison.

Je comprends..
Il a bu, ce matin, dans des verres trop grands.
Manlius, dit-il vrai ?

MANLIUS.

C'est un bruit qui circule.
Mais, puisqu'il va venir, interroge Catulle;
Il te répondra mieux que personne. — Au revoir,
Lesbie.

LESBIE, rêveuse.

Adieu, seigneurs.

MANLIUS, à demi-voix.

Quant à nous, à ce soir.
Partons.

## SCÈNE V

### LESBIE, CHRYSÉLIS

LESBIE.

Suis-je éveillée?... Un rêve! un rêve horrible!
Il se marie?... Oh! non, non! ce n'est pas possible...
Lui, lui! se marier?...

CHRYSÉLIS.

Eh! ce serait pour toi,
Lesbie, un accident des plus heureux, crois-moi.
Vivre comme tu vis maintenant, est-ce vivre?
Autrefois, mille amants empressés à te suivre...

LESBIE.

L'ingrat! m'abandonner, me trahir sans pitié,
Quand pour lui, Chrysélis, j'ai tout sacrifié!

Je le vois maintenant : cette amour sans pareille
Dont sa trompeuse voix m'avait charmé l'oreille.
M'échappe, et me voilà, sans espoir désormais,
Comprenant, mais trop tard, qu'il ne m'aima jamais !...

CHRYSÉLIS.

Trop tard ? non. Si Catulle abdique son empire,
Point de lâches regrets ; c'est : tant mieux ! qu'il faut dire.
Souviens-toi du passé. Ces fiers patriciens
Dont le monde est l'esclave, ils étaient tous les tiens ;
Dans tes appartements, les parfums d'Arabie,
Comme aux autels des Dieux, brûlaient devant Lesbie,
Et cette Cité-Reine, ivre de tant d'orgueil,
Toi, tu l'agenouillais à tes pieds, — d'un coup d'œil !
Un beau jour, quand chacun t'environne et t'envie,
A tant d'empressements tu dérobes ta vie...
Ce fut un bruit dans Rome ! et tout cela, pourquoi ?
Pour quelques méchants vers d'un poëte sans foi.
Eh ! qu'est-ce que des vers ! Mais dans Rome étonnée
Tu peux reconquérir ta haute destinée :
Fais un signe, Lesbie, et tu verras, demain,
Si l'amour, de ton seuil, sait encor le chemin.
Chaque jour, enchaînant de nouvelles conquêtes,
L'éclat de ton triomphe et le bruit de tes fêtes
Au monde émerveillé conteront tes splendeurs ;
A l'abri désormais de ces folles ardeurs
Que Catulle te fait expier par des larmes,
Tu comprendras enfin tout le prix de tes charmes,
Et sachant immoler un rêve à d'autres soins,
Tu régneras d'autant que ton cœur battra moins.

LESBIE.

Mais je l'aime... je l'aime ! et je sens dans mon âme,
Triompher, malgré moi, cet amour que je blâme ;
Je me sens, malgré moi, les yeux gonflés de pleurs...
Je l'aime, Chrysélis... et l'on n'a pas deux cœurs.

CHRYSÉLIS.

Le cœur ! toujours le cœur ! un petit mot perfide
Auquel on fait tout dire à cause qu'il est vide.
Rendons grâces aux dieux...

LESBIE, qui n'écoute plus Chrysélis.

Mais viendra-t-il ?... J'attends ;
Dans un trouble inquiet je compte les instants...
Douter ! quand il y va du bonheur de ma vie,
Quelle horrible souffrance ! — On entre... lui !

## SCÈNE VI

Les Mêmes, CATULLE.

CATULLE.

Lesbie !

(A part.) (Haut.)

Le fâcheux contre-temps ! — Sans m'avoir prévenu,
Ta présence chez moi...

LESBIE.

Catulle, m'aimes-tu ?...
Réponds-moi sur-le-champ.

CATULLE.

Mais daigne au moins m'apprendre..

LESBIE

Réponds d'abord. Après, je me ferai comprendre.

CATULLE.

(A part.)

Que lui dire?... Comment franchir ce mauvais pas?...

(Haut.)

Lesbie, en vérité, je ne m'explique pas
L'étrange question...

LESBIE.

Quand tu m'aimais, Catulle,
A cette question d'une amante crédule,
Tes baisers seuls auraient répondu. Je le vois,
Tu n'es plus aujourd'hui le même qu'autrefois.
Tu te tais... dans tes yeux ton embarras redouble...
Va, je devine trop la cause de ton trouble!

CATULLE.

Écoute-moi.

LESBIE.

Sortons, Chrysélis.

CATULLE.

Mon amour
A toujours conservé l'ardeur du premier jour.
Je t'aime, tu le sais, et si jamais...

LESBIE.

Écoute,
Catulle. Tout à l'heure il me restait un doute;
Il ne m'en reste plus maintenant : la rougeur
De ton front a trahi le secret de ton cœur.
Tu ne sais pas assez dissimuler... Ton âme
Est comme un livre ouvert sous les yeux d'une femme.

CATULLE.

Mais...

LESBIE.

Pas un mot.

CATULLE.

Je jure...

LESBIE.

Assez. Pas de sermens.
Ne me force donc pas à te dire : Tu mens!

CATULLE.

Eh bien, je serai franc. Je t'aime encor, Lesbie...
Mais... malgré moi... demain...

LESBIE.

Demain?...

CATULLE.

Je me marie.

LESBIE.

C'était donc vrai! Malheur à moi! car je t'aimais,
Parjure sans pitié, comme on n'aima jamais.

Adieu, Catulle, adieu... Ce coup m'a brisé l'âme...
Adieu! car j'ai besoin de pleurer.

CATULLE, *la regardant s'éloigner.*

Pauvre femme!

## SCÈNE VII

CATULLE, *seul.*

Ma foi! mieux vaut brusquer ainsi le dénoûment:
Chaque instant de retard est un nouveau tourment.
Il fallait que l'orage éclatât. C'est dommage
Que l'on ne puisse pas mener le mariage
Et le plaisir de front! Époux de l'une, amant
De l'autre, — ce serait un dédommagement.
Sexta? je l'aime aussi sans doute. Mais Lesbie?
Par le char d'Apollon! c'est qu'elle est fort jolie,
Et que dans Rome on n'a jamais vu plus beaux yeux.
Briller d'un feu plus vif, sous des cils plus soyeux.
Un esprit si charmant! Une main si petite!
Des lèvres qu'envieraient les lèvres d'Aphrodite...
O Lesbie! ô Lesbie! et combien j'aimais voir
Son sourire éclairer pour moi l'ombre du soir!
Combien d'instants heureux j'ai passés à l'entendre,
Chaque jour aussi belle, et chaque jour plus tendre,
De son cœur dans mon cœur épancher les trésors...
Et quitter tout cela! J'en ai presque un remords.
Mais, bah! n'y songeons plus. Des intérêts plus graves
Doivent seuls désormais me diriger...

(*Appelant.*)

Esclaves!

Ordonnez la maison... Vous savez que demain
La fille de Sextus doit me donner sa main.
Préparez les parfums, les fleurs, les cassolettes,
La toile d'Ionie et les riches toilettes;
Que chacun soit à l'œuvre, et que, dès le matin,
Dans le triclinium on dresse le festin.

(Catulle sort.)

## SCÈNE VIII

### DAVE, SIMON, TRÉBATE.

SIMON.

Le sort en est jeté. Nous aurons la matrone.

DAVE.

Je crois déjà la voir : un corps sec, un teint jaune,
Un regard de harpie...

(La contrefaisant en fausset.)

Esclaves, voulez-vous
Lasser ma patience et braver mon courroux?
On ne peut vous parler sans aigreur ni menace.
Pourquoi ce pallium? Était-ce là sa place?
Fainéants, que tout soit tantôt plus à mon gré,
Sinon, c'est au moulin que je vous enverrai.
Prenez-y garde!

SIMON.

Et toi, prends-y garde, mégère.
Si j'étais maître ici, tu n'y resterais guère.

TRÉBATE.

Elle doit être avare.

DAVE.

Évidemment. Pour prix
D'un travail enragé, nous vivrons de hachis.
Mais profitons du temps que nous avons encore
A vivre à notre gré. Dans cette large amphore,
Simon, regarde un peu s'il ne reste plus rien?

SIMON.

Vivat! elle est encore à moitié pleine.

DAVE.

Eh bien,
Vidons-la. J'aime assez la liqueur vieille et pure,
Et pour fêter Catulle, à sa noble future
Je vais boire.

SIMON, furieux.

Si tu...

DAVE.

Que les dieux infernaux,
De l'hymen qu'on apprête allumant les flambeaux,
En brûlent cette nuit la femme qui doit être,
Pour nous faire damner, celle de notre maître!
J'ai dit.

SIMON.

A la bonne heure!

TRÉBATE.

O destins ennemis!
Si j'en crois mes frissons, quel sort nous est promis?

SIMON.

Pauvre Simon! les coups vont pleuvoir.

DAVE.

Pauvre Dave!
On fermera l'office, on fermera la cave;
Et si par accident nous bronchons en chemin...

TRÉBATE.

Gare le nerf de bœuf, et gare le moulin!

DAVE.

Aller se marier à vingt-cinq ans!... Poètes,
Serez-vous donc toujours les martyrs de vos dettes?
A quoi bon tant d'esprit, si vous ne savez pas
Trouver d'autre moyen pour sortir d'embarras?
Aux jours les plus heureux de sa belle jeunesse,
Rompre avec ses amis, rompre avec sa maîtresse,
Pour s'enterrer vivant!...

SIMON.

C'est bête!

DAVE.

Si j'osais,
J'irais trouver Catulle, et je lui parlerais.

## SCÈNE IX

Les Mêmes, CORNÉLIUS.

CORNÉLIUS.

Personne encore ici?

DAVE.

Non, seigneur.

CORNÉLIUS.

Et Catulle?

DAVE.

Nous l'attendons toujours.

(Les esclaves se retirent.)

## SCÈNE X

CORNÉLIUS, seul.

Passion ridicule!
Sot amour!... Maintenant suis-je assez maltraité?
Mais je n'ai rien à dire et l'ai bien mérité,
Car après la leçon que nous avions subie,
Aller m'offrir encore aux dédains de Lesbie,
C'était chercher l'ornière où j'ai fait ce faux pas!
C'est étrange pourtant, et je n'en reviens pas :

Moi, Cornélius, moi! qu'on admire et qu'on nomme,
En me voyant passer, l'Alcibiade de Rome,
Me dédaigner ainsi! — Mais c'est lui... c'est sa voix,
C'est Pison! L'on dirait un molosse aux abois.

## SCÈNE XI

### CORNÉLIUS, PISON.

CORNÉLIUS.

Nous arrivons ensemble. Eh bien?

PISON.

Que Tisiphone
De ses serpents de feu me tresse une couronne,
Si j'oubliais jamais, et ce jour, et l'affront
Dont une courtisane a fait rougir mon front!
Le croirait-on jamais, qu'un homme de ma sorte
Ait, comme un portefaix, été mis à la porte!

CORNÉLIUS, riant.

Que s'est-il donc passé?

PISON.

Le fat! il paraît...

CORNÉLIUS.

Quoi?
J'en suis, s'il s'agit d'elle, au même point que toi

Mais j'ai le bon esprit d'en rire. La colère
Serait par trop naïve. Eh! pour n'avoir su plaire,
Il ne faut pas s'aller jeter au Tibre. Un peu
De calme, et pour gagner attendons meilleur jeu.

PISON.

C'est bien toi que j'entends! C'est à ne pas y croire.
Depuis quand philosophe à ce point?

CORNÉLIUS.

Ton histoire?
J'en suis impatient. Tu railleras après.

PISON.

Je guettais le départ de Lesbie. Ici près,
Comme j'allais tourner le coin du temple antique
Dressé par nos aïeux à l'Honneur Domestique,
J'avise un marchand grec frais débarqué d'hier,
Qui rangeait sur le quai sa boutique en plein air :
Quelle aubaine! J'achète un collier de topazes,
Un grand miroir d'acier poli, deux jolis vases
De bronze athénien, des grains d'ambre, un péplum
Comme n'en a jamais brodé le Latium;
Je charge des présents mon nègre de Nubie,
Et, le front radieux, je vole chez Lesbie.
— Le seuil était désert, et je trouve en entrant
La maison dans le trouble et les femmes pleurant...
« Parques! pourquoi trancher une si belle vie!
» Pleurez, Grâces, pleurez l'oiseau cher à Lesbie! »
Tout surpris, j'interroge... on ne me répond pas.
J'insiste; Chrysélis survient, et sur ses pas

Je vois tout éplorée arriver sa maîtresse,
Qui, sans me laisser dire un mot de ma tendresse,
Sans me donner le temps d'étaler mes trésors,
Me fait signe du geste... et me voilà dehors !
— Eh bien, devine un peu, Cornélius, devine,
De ce grand désespoir quelle était l'origine ?

CORNÉLIUS.

Deviner, c'est trop long.

PISON.

Au moins, me croiras-tu ?
C'est la mort d'un oiseau !

CORNÉLIUS.

Je t'ai mal entendu...
D'un oiseau ?

PISON.

D'un moineau ! Je l'appris d'une esclave,
Qui poussait chaudement sur un sujet si grave,
Des cris à réveiller Tarquin l'Ancien.

CORNÉLIUS.

Très-cher,
Je me trompe à coup sûr, mais je te trouve l'air
D'un homme bafoué d'une façon sanglante.
Un moineau ? Par Pollux ! la farce est excellente.

PISON.

Que l'on m'ait bafoué ? d'accord ; mais à ton tour
Cornélius, dis-moi tes succès en amour ?

CORNÉLIUS.

J'ai rencontré Lesbie. Elle était en litière ;
Ses mules et ses gens tenaient la rue entière :
Le moyen de passer, sans faire de mon mieux,
Pour lui toucher le cœur par le chemin des yeux !
Peine et soupirs perdus, mon cher. Fatal présage !
Une sombre tristesse accablait son visage...

PISON.

Le moineau !

CORNÉLIUS.

Le fait est qu'elle m'a laissé là,
Et qu'elle a poursuivi sa route.

PISON.

C'est cela.
Le moineau !

CORNÉLIUS.

Manlius !

## SCÈNE XII

LES MÊMES, MANLIUS.

PISON.

Eh bien, quelle nouvelle ?
L'as-tu pu rencontrer ?

MANLIUS.

J'arrive de chez elle.

CORNÉLIUS.

Maintenant?

MANLIUS.

Maintenant.

PISON.

Mais parle donc!

MANLIUS.

O Sort,
Maudits soient tes décrets! L'impitoyable Mort
A, d'un coup de sa faulx, jeté droit au Tartare...

PISON.

Le moineau!

MANLIUS.

Tu l'as dit. Oiseau brillant et rare,
Il paraît; car Lesbie et ceux de sa maison
En sont tous, de chagrin, tombés en pamoison.

PISON.

Eh bien, Cornélius?

CORNÉLIUS.

Inouï!

PISON.

C'est unique!
Peut-être verrons-nous demain, la République
Se déclarer en deuil de ce méchant moineau.

CORNÉLIUS.

Tenons-nous pour battus en attendant.

MANLIUS.

Tout beau !
Demain, je veux revoir Lesbie... Avec emphase
Comparant le défunt au noble oiseau du Phase,
J'entends en son honneur dépasser Cicéron,
J'entends faire pleurer les yeux d'un mascaron !
Sous ce déguisement, je pourrai, dans l'oreille,
Lui glisser quelques mots d'amour...

PISON.

Je te conseille
De joindre à ton discours le projet d'un tombeau.
Il faut un cénotaphe à l'ombre du moineau !

MANLIUS.

Et pourquoi pas ?

CORNÉLIUS.

Allons, va pour un cénotaphe !
Catulle en vers badins en fera l'épitaphe.

PISON.

Et des gladiateurs au regard menaçant,
En l'honneur du moineau viendront verser leur sang.
Bon Manlius ! encor s'il pouvait d'aventure
Repeupler son front chauve et changer de figure !

CORNÉLIUS.

A quoi bon ? Manlius est vieux, il n'est pas beau ;
Mais, comme pis aller…

PISON.

Il vaut bien un moineau.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, CATULLE. Il dépose en entrant un écrin sur un meuble.

CATULLE.

Quel vacarme ! Le vin, dans les têtes légères,
Bouillonne plus longtemps qu'au bord joyeux des verres.

PISON.

Par miracle, aujourd'hui l'ivresse n'est pour rien
Dans notre gaîté.

CATULLE.

Non ?

PISON.

C'est ta Lesbie…

CATULLE.

Eh bien ?

MANLIUS.

Qui, folle de douleur et de pleurs inondée,
Se consume en sanglots dont tu n'as pas idée.

CATULLE.

Pauvre femme !

PISON.

Comment ! saurais-tu par hasard
Le mot de cette énigme ?

CATULLE.

Après votre départ
Ce matin, je l'ai vue, et sur mon mariage,
De lui tout avouer j'eus le triste courage.
Triste nécessité ! Nous ne nous verrons plus.

MANLIUS.

Des soupirs ? Bien ! très-bien ! mais soupirs superflus.
Ris plutôt avec nous, car tu n'es point en cause
Dans tout ceci.

CATULLE.

Vraiment ! c'est donc ?...

CORNÉLIUS.

C'est autre chose
Apparemment.

CATULLE.

Mais quoi ?

PISON.

Son moineau ..

CATULLE.

Son moineau ?

MANLIUS.

Il vient, l'infortuné ! de descendre au tombeau.

CATULLE.

Et c'est là, vous croyez, pourquoi Lesbie en larmes,
Au deuil qu'elle s'impose abandonne ses charmes ?

MANLIUS.

Les amants qui s'en vont sont si vite oubliés.

PISON.

Je voudrais voir Lesbie, et Catulle à ses piés,
Pour juger de quel air un homme qui croit être
Adoré, peut entendre un démenti.

CATULLE.

Peut-être.
Vous la connaissez mal, et si je le voulais,
Je soutiens que d'un mot je la consolerais.

CORNÉLIUS.

Quelle présomption !

PISON.

Quelle forfanterie !

MANLIUS.

Tu te flattes, Catulle.

CATULLE.

Eh bien, je le parie
Bien mieux, vous la verrez.

PISON.

Chez elle?

CATULLE.

Ici.

PISON.

Le fat!

MANLIUS.

J'accorde qu'elle vienne : oui, mais dans quel état?
En deuil de son moineau, pâlie et désolée,
De sa sotte douleur sottement affublée,
Ne parlant qu'en hélas! et scandant chaque mot,
Pour se donner le temps d'y placer un sanglot.

PISON.

Je veux voir son visage éclairé d'un sourire.

CATULLE.

Soit.

PISON.

Que parions-nous, beau poète : ta lyre?

CATULLE.

Qu'en ferais-tu, Pison?

MANLIUS.

Quand tu nous as surpris,
Riant de si bon cœur que tu nous croyais gris,
Nous voulions au moineau dresser un cénotaphe.

CORNÉLIUS.

Si bien que, pour lui faire une digne épitaphe,
On parlait de ton style.

PISON.

Un tombeau pour enjeu ;
C'est un pari de luxe et comme on en voit peu.
En lettres d'or — aimable et folle parodie —
On gravera : *Ci gît le moineau de Lesbie.*
Catulle, acceptes-tu ?

CATULLE.

C'est dit. Et si je perds,
Je fais dresser la tombe et je dicte les vers.

PISON.

Quand saurons-nous...

CATULLE.

Bientôt ; car j'ouvre la campagne.
Mes tablettes... deux mots à la hâte... et je gagne.
Tenez, c'est déjà fait.

(Appelant.)

Dave ! cours sans retard
Chez Lesbie, et dis-lui que tu viens de ma part.
Tu me comprends ?

DAVE.

Oui, maître.

(Il sort.)

CATULLE.

Et vous, quand la sirène

Viendra, vous entrerez dans la chambre prochaine.
Au moment opportun je vous appellerai.

PISON.

C'est convenu. Bravo! très-cher. Je te sais gré
De ta fatuité. Le beau scandale! et comme
A tes dépens, demain, l'on va rire dans Rome!

CATULLE.

C'est ce qu'il faudra voir.

PISON.

La bonne occasion,
Pour m'égayer un peu de ta confusion!

CATULLE.

Je suis confus, c'est vrai, mais c'est de tes sottises.
Tu n'as d'esprit, Pison, que lorsque tu te grises:
Par malheur, tu n'as pas assez bu ce matin.

PISON.

Est-ce ma faute à moi? C'est celle de ton vin.

MANLIUS.

Et Sexta?

CATULLE.

(A part.) (Haut.)
Qu'ai-je fait!... — Amis, l'heure s'avance;
(Leur indiquant la porte d'un appartement intérieur.)
Entrez tous là dedans.

MANLIUS.

Catulle, bonne chance.

PISON.

Si nous rions trop fort, tu nous avertiras.

## SCÈNE XIV

CATULLE, seul.

Toujours nouvelle ornière et nouvel embarras!
Quoi! j'épouse Sexta demain, et je l'oublie!
Sur quel pied maintenant le prendre avec Lesbie?
Fuir? mais leurs quolibets me poursuivraient partout.
Rester? mais elle vient, et je l'aime après tout;
Mais je vais la revoir, belle et passionnée,
Me reprocher encor ce fatal hyménée;
Et d'un autre côté, le temps passe, Sexta
M'attend... La peste soit d'eux! L'écrin que voilà,
Ne me disait-il pas que l'heure est mal choisie
Pour risquer si gros jeu sur une fantaisie!...
Depuis longtemps, Catulle, aux yeux de bien des gens,
Tu brillais par l'esprit plus que par le bon sens :
Tu trouvais ces gens-là niais outre mesure;
Le niais, c'était toi, certes! Ton aventure
Vient leur donner raison, et montrer à chacun,
Combien peu ton cerveau loge de sens commun...
— Bon! que me voilà bien! Quand j'ai fait la sottise,
Je me prends à partie et je me moralise.
Par Jupiter! dans Rome on n'a jamais bâté
Âne qui me valût pour la stupidité!
Mais du sang-froid... Voyons à me tirer d'affaire
Sans trop de ridicule et de honte. Que faire?
Dave ne revient pas...

## SCÈNE XV

CATULLE, LESBIE. — CORNÉLIUS, MANLIUS, PISON, cachés.

LESBIE.

Catulle, me voici.
Un esclave est venu me prévenir qu'ici
Tu m'appelais.

CATULLE.

C'est vrai.

LESBIE.

J'étais loin de m'attendre
A ce message étrange, et je ne puis comprendre,
Après notre entretien si triste de tantôt,
La raison qui te fait me rappeler sitôt.
Pourtant, je suis venue.

CATULLE.

Et je t'en remercie...
C'est un pénible effort que mon cœur apprécie.

LESBIE, à part.

Ne m'en sache nul gré... Le douloureux bonheur
De le revoir encor m'a fait battre le cœur.

CATULLE, à part.

Qu'elle est pâle! Je sens dans le fond de mon âme,
D'un amour mal éteint se ranimer la flamme.

LESBIE.

Que voulais-tu de moi?

CATULLE, *à part.*

Je me sens interdit
Au point de ne pouvoir parler...

(*Haut.*)

On m'avait dit
Qu'en proie à la tristesse et d'ennuis accablée,
Tu pleurais, sans vouloir même être consolée.
Pourquoi ces pleurs?

LESBIE.

C'est toi qui l'oses demander!

CATULLE.

Pourtant...

LESBIE.

Eh bien?

CATULLE.

On dit...

LESBIE.

Parle san éluder.

CATULLE.

Excuse-moi, Lesbie; un rêve, une sottise,
Je suis mystifié! S'il faut que je le dise,
Il s'agit d'un... moineau?

LESBIE.

C'est vrai. Te souvient-il
D'avoir trouvé, le jour des calendes d'avril,
Sous un rideau de lierre, un nid dont la couvée,
Sauf le dernier éclos, s'était déjà sauvée?
Pauvret! pour suivre au loin ses aînés déjà forts,
Sa plume encor trop frêle aidait mal ses efforts:
Tu le pris doucement dans ta main... Le soir même,
A mon tour je le pris dans ton sein. — Combien j'aime
A feuilleter ainsi, dans les jours du passé,
Comme un bonheur présent mon bonheur effacé! —
T'en souvient-il, Catulle? Il pépiait, son aile
Paraissait appeler la leçon maternelle,
Et, comme il voletait de mon doigt sur le tien,
Tu t'approchais de moi toujours plus près... si bien
Que je sentais courir dans les fleurs de verveine
Qui ceignaient mes cheveux, le feu de ton haleine,
Et que, toute à l'amour qui parlait dans ta voix,
Je sentais mon cœur battre et trembler à la fois.
Pauvre oiseau! Dès ce jour, à sa fragile vie
J'attachai le destin de l'amour qui nous lie,
— Qui nous liait, pardon! — de mon frêle bonheur
Frêle palladium, c'était tout pour mon cœur.
Or, ce matin, à l'heure où je venais d'apprendre
Cet hymen que j'hésite encor à bien comprendre,
A l'heure où, de retour dans mon appartement,
J'éclatais en sanglots... Subit pressentiment!
Mon passereau? Soudain je cours à la fenêtre...
Le cœur a des instincts qu'on ne peut méconnaître!
Je ne me trompais pas... — Mort! — Ce matin, pourtant,

C'était lui qui m'avait réveillée en chantant.
Je me sentis pâlir... Faible et crédule femme,
Ce coup, comme un malheur, m'avait pénétré l'âme,
Et je m'évanouis... — Pauvre amour! pauvre oiseau!
On dirait que le Sort, d'un seul coup de ciseau,
Les a tués tous deux. Que la mort les rassemble!
C'est de toute justice : ils périrent ensemble,
De la même façon qu'ensemble ils sont éclos.

CATULLE.

Le hasard a parfois d'étranges à-propos.

LESBIE.

C'est la voix du Destin que ce muet langage.
De mon triste avenir c'est le triste présage...
Après un bonheur court, viennent les longs regrets!

CATULLE.

L'avenir! Qui pourrait en sonder les secrets?

LESBIE.

L'avenir est bien triste, alors que dans son âme
On a, de tout espoir, vu s'éteindre la flamme.

CATULLE.

C'est trop désespérer. A la fin vient le jour
Où, dans l'âme, un amour remplace un autre amour.

LESBIE.

Non, Catulle, non pas. Dans une seule vie,
On n'a qu'un seul amour, et je t'aimais.

CATULLE.

Lesbie,
Laissons ces souvenirs... Quand le cœur est froissé,
C'est un amer écho que celui du passé.

LESBIE.

Oui, changeons de propos... Mais que veulent donc dire
Dans ce brillant écrin ces bijoux que j'admire?
Le splendide camée!... Et ces flèches d'argent,
Quel travail!... Et ce beau lapis au bleu changeant!
Pour qui donc tout cela?... — Suis-je assez étourdie!
J'apprends son mariage, et déjà je l'oublie...
Qu'elle doit être heureuse!... Elle est belle, dis-moi?
Allons, ami, sois franc.

CATULLE.

Mais... moins belle que toi.

LESBIE.

Flatteur! — Ces diamants sont d'une eau merveilleuse...
Comme ils font flamboyer leur chaîne radieuse,
Et de quel air royal cette perle devra,
Sur une blanche épaule, attacher la stola!
Tu vas me trouver folle à lier... mais pardonne!
Je voudrais, sur mon front, essayer la couronne
Qu'elle mettra demain pour la première fois.
Ne me refuse pas, c'est pour un instant... — Vois,
Suis-je belle?... Jadis, quand ton cœur plein d'ivresse,
Battait à l'unisson du cœur de ta maîtresse,
Je me parais ainsi.

CATULLE.

C'est ainsi que le jour
Ou la première fois je te parlai d'amour,
Des perles d'Orient, sur ton front enlacées,
S'égrenaient et tombaient sous mes mains insensées.

LESBIE.

Tu t'en souviens encore?

CATULLE.

Oh! si je m'en souviens!
Mes yeux avec prière interrogeaient les tiens,
Et quand ton doux regard, enivrant interprète,
Me laissa deviner sur ta lèvre discrète
L'aveu tant souhaité que j'invoquais... je crus
Voir l'Olympe entr'ouvert, et dans mes bras Vénus...
O souvenir brûlant! ineffable murmure
Des jours qui ne sont plus!

PISON, entr'ouvrant la porte de la chambre où il est caché avec Cornélius et Manlius. — Bas.

Finiront-ils?

LESBIE.

Parjure,
Pourquoi ce bonheur-là s'est-il donc envolé?

CORNÉLIUS, bas.

Nous perdons.

PISON, bas.

Chut!

CATULLE.

Épargne un amant désolé.
Oui, nous avons passé de bien beaux jours ensemble,
Jours si vite écoulés, que parfois il me semble
Sortir d'un rêve d'or.

LESBIE.

Quel rêve que l'amour!
Le plus beau, mais le plus rapide : il n'a qu'un jour.

CATULLE.

Quand un rêve est si doux, il faut fixer le rêve.

LESBIE.

On le croyait fixé, le temps passe... et l'enlève!

CATULLE.

Il le rapportera... Qui sait?

LESBIE.

Si tu m'aimais!

MANLIUS, bas.

Il faut intervenir maintenant, ou jamais.

## SCÈNE XVI

CATULLE, LESBIE. — MANLIUS, CORNÉLIUS, PISON, sortant bruyamment de la chambre où ils étaient cachés.

MANLIUS.

Il suffit. Nous donnons gain de cause à Catulle.

LESBIE, à Catulle.

Que veut dire?...

CATULLE.

Tu vas le savoir. — Par Hercule!
Amis, je vous avais si bien tous oubliés,
Qu'une minute encore et j'étais à ses piés.

LESBIE.

Que faisiez-vous donc là, seigneurs?

CATULLE.

Une gageure,
Une sotte à la fois et charmante aventure...
Je te conterai tout.

## SCÈNE XVII

### Les Mêmes, LICINIA

LICINIA.

Catulle, je t'attends.
La clepsydre a marqué l'heure depuis longtemps;
Sexta s'impatiente et trouve sans excuse
La coupable froideur que ta lenteur accuse.
Un aussi long retard, c'est presque un abandon.

PISON.

Catulle, vas apprendre à demander pardon.
(Lesbie fait un pas pour s'éloigner et un geste pour défaire sa couronne.)

CATULLE, retenant Lesbie.

Reste

(Se tournant vers Licinia qui est restée debout près de la porte.)

Licinia, va dire à ta maîtresse
Que Catulle n'est pas digne de sa tendresse;
Que dans son cœur un autre amour qu'il croyait mort,
Un instant assoupi, s'est réveillé plus fort;
Dis-lui qu'il n'est point fait pour les plaisirs sévères
Du foyer, plaisirs purs, mais souvent éphémères,
Car il ne faut qu'un souffle, hélas! pour les troubler...
Au bonheur de Sexta j'aime mieux m'immoler.

(Licinia sort.)

## SCÈNE XVIII

CATULLE, LESBIE, CORNÉLIUS, MANLIUS, PISON.

CATULLE.

Tu voulais me quitter tout à l'heure?

LESBIE, se jetant dans ses bras.

Ma vue
Se trouble... soutiens-moi. Je suis comme éperdue,
Je sens mon front rougir, et mon cœur s'abîmer...
Et pour tant de bonheur, je ne puis que t'aimer!

MANLIUS.

Cette pauvre Sexta! va-t-elle être ébaubie!

PISON.

Sans rancune, mon cher. Tu nous reprends Lesbie,

Mais tu nous rends Catulle, et pour mieux dissiper
Mon humeur de tantôt... si nous allions souper?

CATULLE.

D'accord. Le vin versé dans ce gai sacrifice
A l'ombre du moineau rendra Bacchus propice.
Venez. — Et nous, Lesbie, effeuillons à loisir,
Les fleurs de la jeunesse et les fleurs du plaisir.

FIN DU MOINEAU DE LESBIE

LE

# CHEMIN DE CORINTHE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

## A MONSIEUR ARSÈNE HOUSSAYE

Mon ami,

Par une reconnaissance un peu hâtive, j'avais inscrit un autre nom que le vôtre en tête de cette comédie, le nom d'une actrice éminente, qui avait bien voulu patroner mon œuvre et s'engager de plus d'une façon à lui prêter l'appui de son admirable talent; mais François Ier l'écrivait sur les vitres: *Souvent femme varie!* et je n'ai rien à dire à cela.

Ce que je fais aujourd'hui est pour vous remercier de votre courageuse et constante bienveillance, et aussi pour mettre votre responsabilité à couvert, dans le cas douteux où quelques personnes, partageant sur mon travail la trop bonne opinion que vous m'avez si souvent et si chaleureusement exprimée, s'étonneraient peut-être de l'ostracisme qui l'a frappé.

Décembre 1852.

Du temps a passé depuis que j'ai inscrit cette dédicace en tête de la première édition du *Chemin de Corinthe*. Vous avez quitté l'administration du théâtre, brillamment ramené par vous à la

place qu'il doit occuper; Rachel est morte, et en l'accompagnant vers son dernier gîte, j'avais oublié sa petite trahison pour ne me souvenir que des regrets que me laissait sa perte, et de la reconnaissance que je lui garderai toujours.

Je puis la juger aujourd'hui, cette pièce écrite depuis dix ans. On devient impartial, même pour soi, quand l'amour-propre n'est plus en jeu. Je viens de la relire, et je crois sincèrement que *le Chemin de Corinthe*, si impitoyablement malmené, sera pour moi un titre littéraire plus sérieux que *le Moineau de Lesbie*, salué par tant de bravos.

Après tout, qui sait? C'est par hasard que ma première comédie a pu en appeler au public d'une condamnation préventive; un autre hasard, peut-être, relèvera la seconde: *Habent sua fata libelli.*

ARMAND BARTHET.

Septembre 1861.

---

## PERSONNAGES

—

EUTYCLÈS, mari de Néère ; 25 ans.

DIPHILE, ami d'Eutyclès.

| | |
|---|---|
| PARIS,<br>POLÉMON,<br>DÉMETRIUS,<br>PHARNABAZE, | courtisans de Pasyphile. |
| MÉGILLUS,<br>GORGIAS, | esclaves d'Eutyclès. |

BARCA, esclave de Pharnabaze.

NÉERE, femme d'Eutyclès ; 20 ans.

PASYPHILE.

CROBYLE, intrigante ; 50 ans.

| | |
|---|---|
| IRÈNE,<br>DAPHNÉ, | femmes de Néère. |
| MYRRHINE,<br>DROSÉ, | femmes de Pasyphile. |

En Grèce, vers l'an 350 avant Jésus-Christ.

LE

# CHEMIN DE CORINTHE

## ACTE PREMIER

ATHÈNES — MAISON D'EUTYCLÈS

### SCÈNE PREMIÈRE

EUTYCLÈS, NÉÈRE.

NÉÈRE.

Vous sortez aujourd'hui bien matin ?

EUTYCLÈS.

Qu'ai-je à faire

Ici ? Vous ennuyer ?

NÉÈRE.

Eutyclès !

EUTYCLÈS.

Une affaire;
Je vous en ai parlé : c'est pour Antagoras...
Un cousin de Samos lui tombe sur les bras,
Juste à l'heure où, cloué dans son lit par la goutte,
Il se lamente au point d'assourdir qui l'écoute.
Or, le Samien veut voir Athène et les faubourgs,
Et je me suis chargé de guider ses pieds lourds.
Adieu.

NÉÈRE.

Déjà?

EUTYCLÈS.

C'est l'heure. On m'attend.

NÉÈRE.

Qu'on attende.
Un moment? voilà tout ce que je vous demande.

EUTYCLÈS.

J'écoute.

NÉÈRE.

Vous savez ce merveilleux tissu,
Qu'au départ de notre hôte, avant-hier j'ai reçu?
J'en voulais avec vous choisir la broderie...
C'est pour le jour prochain d'une fête chérie,
L'anniversaire heureux — vous en souvenez-vous? —
Des serments éternels échangés entre nous.
Votre goût? un dessin d'or, d'argent, ou de soie?

EUTYCLÈS.

Choisissez.

NÉÈRE.

Toute seule? Une bien triste joie.
Vous, vous vous ennuierez, et moi, vous savez bien
Que si vous n'êtes là, le reste ne m'est rien.
Mais depuis quelque temps, et j'en souffre en silence,
Je compte bien souvent les heures de l'absence :
Ou je ne vous vois guère, ou je ne vous vois pas;
C'est toujours loin d'ici que vous portez vos pas;
Les ports ou l'Agora, le Stade ou les portiques,
Voilà depuis un temps vos affaires uniques;
De façon, Eutyclès, que tout le long des jours,
Seule, et songeant à vous, je vous attends toujours.

EUTYCLÈS.

Des reproches, Néère?

NÉÈRE.

Oh! non. C'est que je t'aime,
Qu'il me semble parfois que tu n'es plus le même,
Et que mon cœur en est triste jusqu'à la mort.
Aussi, pardonne-moi, mon ami, si j'ai tort,
Si je suis importune, et si des mots de plainte
S'échappent, malgré moi, de ma lèvre contrainte.
Quand on aime, on soupçonne... et c'est si douloureux!
Grands dieux! que les tourments des jaloux sont affreux!
Qu'est-ce que je dis là? jalouse! un mot... que sais-je?
Je ne suis point jalouse, et pourquoi le serais-je?
Des visions, des riens, des vertiges du cœur...
Que tu rentres?... voilà que s'envole ma peur.
Va chez Antagoras; moi, je cours vers mes femmes,

Activer le travail du fuseau sur les trames,
Car la fête est prochaine, Eutyclès, et pour toi
Je serai belle, afin que tu sois fier de moi.
Quand me reviendras-tu ?

EUTYCLÈS.

Bientôt, je te le jure.
Pour gage...
(Il embrasse Néère.)

NÉÈRE.

A la bonne heure ! à présent, j'en suis sûre.

## SCÈNE II

EUTYCLÈS, seul.

Naïve affection ! sentiments ingénus !
A mon bonheur pourquoi ne suffisez-vous plus ?
Pourquoi, candide enfant, ta voix et ta caresse
N'ont-elles plus pour moi de charme ni d'ivresse ?
Pourquoi les murs — jadis si chers — de ma maison,
Me pèsent-ils, plus lourds que des murs de prison ?

L'amour !... un mot divin qui m'enflamme et m'enivre !
Mais je n'ai qu'un feuillet, quand je voudrais le livre,
Et, la page finie, il me faut comprimer
Les élans de mon cœur qui s'ouvre pour aimer.
Oh ! l'hymen enchaîné ! l'hymen au froid cortége !
Qui de ses doigts glacés vous couronne de neige,
Qui vous prend dans la sève et le cœur chaud d'amour,
Qui vous promet la vie, et qui vous donne un jour !

Que ne puis-je du temps pousser l'aile enchaînée !
Je voudrais, devançant ma triste destinée,
Pour éteindre chez moi ces désirs palpitans,
Je voudrais, d'un seul coup, me vieillir de vingt ans.
Peut-être alors serais-je heureux ! La main de l'âge
Fait, dans un cœur plus froid, couler un sang plus sage,
Et je resterais sourd à ces vaillants instincts
Qui m'appellent sans cesse aux horizons lointains.

Ignore à tout jamais, ô Néère ! ô ma femme !
Les éternels combats qui déchirent mon âme :
Je t'aime, et je voudrais t'aimer plus ; mais du moins,
Si ma lutte est sans fin, qu'elle soit sans témoins.
Pauvre enfant ! tu voudrais, pour soulager ma peine,
Essayer de porter la moitié de ma chaîne ;
Tu n'y parviendrais pas, et de te voir souffrir,
Loin de guérir mon mal, ne pourrait que l'aigrir.

## SCÈNE III

### EUTYCLÈS, DIPHILE.

DIPHILE.

Que t'est-il arrivé ? Je te trouve une mine
De l'autre monde. Un deuil ? une dette ? une épine ?...
Je ne t'ai jamais vu si blême qu'aujourd'hui.
Prends-y garde, Eutyclès ! tu tournes à l'ennui.

EUTYCLÈS.

Heureux homme ! toujours gai, toujours le sourire
Sur les lèvres.

DIPHILE.

Toujours. Faudrait-il m'interdire
La gaîté? Par Castor! on ne vit pas assez
Pour se noyer les yeux dans des pleurs insensés.

EUTYCLÈS.

Je sortais.

DIPHILE.

Bon voyage!

EUTYCLÈS.

Et toi?

DIPHILE.

Moi, je demeure.
Impossible d'oser risquer, à pareille heure,
Sa face dans la rue ou son profil au bain :
Ces solécismes-là sont bons pour un Thébain.
Mais je ne prétends pas te retenir... J'espère
Qu'on peut, en ton absence, entretenir Néère?

EUTYCLÈS.

Quel âge as-tu, Diphile?

DIPHILE.

Eutyclès, mon ami,
J'ai d'avance sur toi, juste un an et demi.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, me demander mon âge?
Voudrais-tu m'adopter? me marier? Je gage
Que tu complotes?

EUTYCLÈS.

Point. Reste toujours garçon.
Au lieu d'un seul épi, c'est toute la moisson,
Toute une gerbe au moins; et d'ailleurs, à t'en croire,
Bien des noms féminins mêlent, dans ton histoire,
Le fil d'or de leur vie au fil d'or de tes jours.

DIPHILE.

Par-ci, par-là... sans doute, ami ; mais pas toujours.
Du plaisir, de l'ennui; des chardons et des roses;
Il en est de l'amour comme de toutes choses,
Et pour un bon moment qu'on fait sonner bien haut,
Combien de fois l'a-t-on payé plus qu'il ne vaut!
C'est au point qu'il me prend quelquefois fantaisie
D'aller, sans autre but, faire un tour en Asie.
N'avoir jamais quitté l'ombre du Parthénon!
Sur ma parole, c'est honteux.

EUTYCLÈS.

Oui.

DIPHILE.

Tout de bon.
Puis, réflexion faite, Athène a son mérite :
Le monde prend plaisir à lui rendre visite ;
Or, puisqu'on vient nous voir, pourquoi nous déranger?

EUTYCLÈS.

Pourquoi?... mais pour courir à son tour... pour changer.
Salut, Diphile.

DIPHILE.

Adieu. Si tu voyais Chrysale,
Dis-lui qu'on ne peut plus porter qu'une cigale,
Et que s'il en met deux, il passera du coup
Pour un Scythe, pour un barbare, pour un loup.

EUTYCLÈS.

Heureux fou!

DIPHILE.

Triste sage!

## SCÈNE IV

### DIPHILE, NÉÈRE.

NÉÈRE.

Il me semblait entendre
La voix de mon mari... ce qui m'a fait descendre.

DIPHILE.

Vous ne vous trompiez point, mais il vient de sortir.
Il va je ne sais où, me laissant le plaisir
De passer avec vous le temps de ma visite,
Et puisqu'il le permet, souffrez que j'en profite.

NÉÈRE.

Il ne vous l'a pas dit? c'est chez Antagoras
Qu'il est allé.

DIPHILE.

D'accord.

NÉÈRE.

Vous ne l'y suivez pas?

DIPHILE.

Si vous me l'ordonnez?... sinon, le tête-à-tête
Avec vous me paraît une bien autre fête,
Et ce cher Eutyclès devrait à deux genoux...
Mais, pardon! j'oubliais que vous êtes époux.

NÉÈRE.

C'est donc une raison?

DIPHILE.

Sans doute. Pour sa femme
Un vrai mari ne doit garder amour ni flamme.
Ces choses-là, c'est bon pour les femmes d'autrui.
Dédaigneux Eutyclès! si j'avais, comme lui,
M'appartenant, m'aimant, une femme accomplie,
Tout exprès mise au monde afin d'être jolie...
Je ne ne quitterais pas, pour l'univers entier,
Le tranquille bonheur assis à mon foyer.
C'est à désespérer du cœur de notre espèce!
Les plus beaux yeux! le plus joli pied de la Grèce!

(Mouvement de Néère.)

Et quand il peut vous voir lui sourire... il s'en va
Écouter les propos qu'on tient sur l'Agora!

NÉÈRE.

Ses affaires.

DIPHILE.

Jamais! La paresse incarnée.
Il s'ennuie à mourir et bâille à la journée.

NÉÈRE.

Vous vous trompez, Diphile, et la preuve : pourquoi
N'aurait-il plus une heure à passer près de moi?

DIPHILE.

C'est un ingrat. Payer de tant d'indifférence
L'affection d'un cœur pur comme l'innocence!
Madame, j'en connais qui donneraient leur sang,
Pour remplacer ici votre Eutyclès absent.
Pas une qui vous vaille et qui soit aussi belle!
A vos séductions qu'un mari soit rebelle?
C'est l'habitude. Mais combien, si vous vouliez,
Se croiraient trop heureux de rester à vos pieds;
Combien qui, pour un mot de vous, pour un sourire,
Pour vous voir seulement, et pour oser vous dire
L'amour qui les enflamme...

NÉÈRE.

Assez! Et c'est ici,
Diphile, c'est à moi que vous parlez ainsi?
Mais je vous écoutais sans oser vous comprendre.

DIPHILE.

Avant de m'accuser, du moins daignez m'entendre;
Avant de déchaîner votre indignation,
Laissez du moins, laissez parler ma passion.
Je vous aime, Néère...

NÉÈRE.

Encore ! et c'est la femme
D'Eutyclès, votre ami, que vous osez...

DIPHILE.

Madame !...

NÉÈRE.

En venir à ce point de ne respecter rien !
Traiter en courtisane une femme de bien !
Oser ainsi, le front superbe et la voix sûre,
Lui parler d'un amour qui devient une injure,
Et, pour comble d'outrage, être allé jusque-là,
D'avoir conçu l'espoir que l'on y répondra !

DIPHILE.

Un dernier mot. Non pas que je cherche une excuse
Pour pallier des torts que ma franchise accuse.
Oui, j'espérais trouver un plus facile accueil ;
Oui, je songeais bien plus au succès qu'à l'écueil.
Vivant mal, j'en conviens, j'avais fini par croire
Que la vertu n'était que de la vieille histoire,
Et qu'Athènes, rompant avec l'austérité,
Ne croyait plus à rien, le plaisir excepté.
Grâce pour mon offense ! et, je vous en supplie,
Oubliant les écarts d'un moment de folie,
De ma confusion prenez quelque pitié...

NÉÈRE.

Que la leçon vous serve, et j'ai tout oublié.

DIPHILE.

Néère, à votre tour, recevez ma promesse...

NÉÈRE.

J'ai de meilleurs remparts : ma foi dans la Déesse,
Mon amour pour un autre, et dans le fond du cœur,
Le culte tout vivant de la sainte pudeur.
Je vous pardonne donc; allez, allez, Diphile,
Allez cueillir ailleurs un myrte plus facile,
Et songez qu'à défaut de vertu, sur mon seuil,
Entre nous deux encor resterait mon orgueil.

## SCÈNE V

DIPHILE, seul.

Bah! qui ne risque rien, n'a rien. Mon entreprise
Pouvait être un chef-d'œuvre, et n'est qu'une sottise.
Tant pis. Quand on se brûle, on souffle sur ses doigts,
Et l'on n'en réussit que mieux une autre fois.
Moi qui croyais si bien la pudeur enterrée
Dans les contes du temps de Saturne et de Rhée!
Oui, j'avais pris au mot quelques vieux mécontents
Qui, maudissant notre âge au nom de l'ancien temps,
Disent que plus on va, plus Pandore et sa boîte
Aux antiques vertus font une place étroite.
J'étais parti de là, confiant et joyeux,
Prêt à tout entreprendre. — A qui la faute? — Aux vieux.
C'est en les écoutant que j'ai fait fausse route :
Je risquais un triomphe; et c'était, somme toute,

A la confusion du siècle d'aujourd'hui.
Et ce fat d'Eutyclès qui, riant à part lui
De l'échec où m'expose un pareil tête-à-tête,
S'en va, sans m'avertir que sa femme est honnête !
C'est un vrai guet-apens. On prévient ses amis ;
Je ne me serais pas gauchement compromis.

(Un esclave entre.)

Qu'est ceci ? Que me veut ce vieil esclave chauve ?
Des femmes !... Qui vient donc ?... Néère !... Je me sauve.

## SCÈNE VI

### NÉÈRE, GORGIAS, IRÈNE, DAPHNÉ.

NÉÈRE.

(Elle remet à Gorgias une gerbe de fleurs nouvellement cueillies.)

Portez chez mon mari ces fleurs, bon Gorgias ;
Je les arrangerai... ne vous en mêlez pas.

(A part.)

Ces riens affectueux, ces petits soins d'épouse.
Me donnent un plaisir dont je serais jalouse.

(A Gorgias qui s'en va.)

Un moment, Gorgias. Votre maître ne peut,
Quoi qu'il dise, obtenir son bain comme il le veut.

GORGIAS.

Mais, madame...

NÉÈRE.

Sa chambre est un nid de poussière.

GORGIAS.

Mais, madame...

NÉÈRE.

Tapis, meubles...

GORGIAS.

C'est la volière.

NÉÈRE.

Nettoyez à mesure et mettez-y le temps.

GORGIAS.

Le temps? c'est qu'il faut faire... et je vieillis.

NÉÈRE.

J'entends
La fatigue vient vite à l'âge dont vous êtes.
Faites peu, mais soignez les choses que vous faites;
Du secours de quelqu'un si vous avez besoin,
Appelez Mégillus, qui n'est jamais bien loin.
Mais des soins attentifs et pour règle constante :
Eutyclès! lui content, moi je serai contente.
Votre maître avant tout. Allez.

## SCÈNE VII

NÉÈRE, IRÈNE, DAPHNÉ, puis MÉGILLUS.

NÉÈRE, regardant tour à tour le travail de ses femmes.

A nous, Daphné.
Avançons-nous un peu?

DAPHNÉ.

C'est presque terminé.
Demain ce sera fait.

NÉÈRE.

Et toi, ma bonne Irène,
Il me semble, ai-je tort? que ton fuseau se traîne.
Voyons, que je te vienne en aide.

IRÈNE.

C'est si long!

NÉÈRE.

Mais ce sera si beau! comme ces fils d'or blond
Seront d'un merveilleux effet au bord du voile.
Quel tissu! qui dirait que c'est là de la toile?
J'entends des voix... — Daphné, va chercher Mégillus.

(A Irène, en regardant son ouvrage.)

Ici, je veux moins d'or, et là, j'en voudrais plus.

(A Mégillus qui rentre avec Daphné.)

Qu'est-ce?

MÉGILLUS.

Encore un marchand.

NÉÈRE.

Que signifie « encore? »

MÉGILLUS.

Puisque c'est le second.

NÉÈRE.

Que veut-il?

MÉGILLUS.

Je l'ignore.
Quelque distraction du seigneur Eutyclès.
C'est fréquent. Un joaillier de la rue aux Hermès
A passé l'autre jour quatre heures à l'attendre,
Et remporté le soir ce qu'il avait cru vendre.

NÉÈRE.

Il fallait l'envoyer chez l'intendant.

MÉGILLUS.

Pardi !
Mais l'intendant n'avait pas d'ordres.

NEÈRE.

Un oubli.

MÉGILLUS.

Si ce n'était que ça !

NÉÈRE, sévèrement.

Mégillus!

MÉGILLUS.

Mais, madame,
C'est lui qui fait la faute, et c'est nous que l'on blâme.
Hier, sans aller plus loin, j'arrosais au jardin,
Quand je vois arriver deux voitures de vin...

Une tuile! Allons, bon! point de place à la cave!
Pas d'amphore en état! — Un oubli. — Le plus grave,
C'est qu'à l'occasion de ce maudit charroi,
L'intendant, dépité, faillit s'en prendre à moi.
Tenez, (c'est par hasard que j'en sais la nouvelle)
Mon maître fait venir plusieurs chevaux de selle;
J'ignore depuis quand, mais ils sont en chemin,
Ils peuvent arriver ce soir comme demain...
Eh bien! je parierais le fouet contre une obole,
Qu'il n'en a pas soufflé la première parole,
Qu'ils coucheront au clair de lune, et qu'à propos
De ce nouvel oubli — gare mon pauvre dos! —
Les jurons et les coups vont pleuvoir à la ronde.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, EUTYCLÈS.

NÉÈRE.

Vous rentrez juste à point. Venez que je vous gronde.
A travers la maison, c'est, du matin au soir,
Un embarras de gens qui viennent pour vous voir...
— Absent. — C'est donc bien gai de courir par la ville,
Que de rester chez vous vous soit si difficile?
Permis d'être distrait, mais vous exagérez.
Et le fermier qui vous écrivit pour vos prés
Des bords de l'Ilyssus? Et vos bergers à gages
Qui voudraient pour vos bœufs changer de pâturages?
Avez-vous répondu?

EUTYCLÈS.

Là, là, holà ! quel flux
De sottes questions et de mots superflus ?

NÉÈRE.

Mais enfin, mon ami..

EUTYCLÈS.

Tout ce détail m'assomme.

NÉÈRE.

Je voudrais y pourvoir, mais c'est le fait d'un homme.

EUTYCLÈS.

Eh ! qu'importe ! commande, et l'on t'obéira.

NÉÈRE.

Bon pour l'intérieur, mais pour le dehors ?

EUTYCLÈS.

Bah !

NÉÈRE.

Mais ces gens?

EUTYCLÈS.

Chasse-les, et laisse-moi tranquille.
Tous ces tracas mesquins me tourmentent la bile,
Et si je ne puis pas ici vivre en repos,
J'irai sarcler tout seul mes vignes de Naxos.

(Sur un signe de Néère, Mégillus et les femmes se retirent.)

## SCÈNE IX

### NÉÈRE, EUTYCLÈS.

EUTYCLÈS.

Pour une heure d'absence, accueilli de la sorte !
Ce serait à ne pas oser franchir ma porte.

NÉÈRE.

Quelque chose se passe, Eutyclès !... Répondez :
Vous avez des secrets ?

EUTYCLÈS.

Des secrets bien gardés,
Si vous les devinez ainsi sur mon visage.

NÉÈRE.

Je n'interroge plus, mon ami.

EUTYCLÈS.

C'est plus sage.
La cave, le grenier, les fermes !... Pourquoi pas
Le bois de la cuisine et le sel des repas ?

NÉÈRE.

Tant de bruit pour si peu ?... Prétexte ! Quelque chose
Vous trouble... Pourquoi pas m'en confier la cause ?
Vous lisez dans mon cœur comme en un livre ouvert ;
Mettez aussi pour moi le vôtre à découvert.

De vos peines, ami, nous souffririons ensemble...
Ensemble! entendez-vous? A nous deux, il me semble
Que ce serait bientôt fait de ce noir souci
Qui charge votre front et vous irrite ainsi.

EUTICLÈS.

Ma chère, vous avez la clé d'or dans la bouche;
Votre bonté me charme et votre amour me touche,
Et si je ne vous puis confier mon secret,
C'est que je n'en ai pas, je vous le dis tout net.
Où mortel plus heureux? où plus belle existence?...

NÉÈRE.

J'ai tort. Pardonnez-moi. C'est inexpérience.
Qu'ai-je à vous fatiguer de questions?... Pourtant,
Jadis, entre nous deux, il n'en fallait pas tant.
Je n'interrogeais pas, mais vous aviez sans cesse
A me dire des mots doux comme une caresse;
Et par les soirs d'été, que de fois, au jardin,
Tantôt muets, tantôt nous répondant sans fin,
Avons-nous, tous les deux, poursuivi cette histoire
Du cœur, qu'il fait si bon raconter, si bon croire...
Vous en souvenez-vous? Pauvre amour dérangé!
C'était l'été dernier. Un an a tout changé.

EUTYCLÈS.

Le temps! Dans sa fraîcheur, la beauté du prestige
Ouvre des horizons qui donnent le vertige;
Non que l'on change après... mais les commencements
Sont et seront toujours l'âge d'or des amants.

Une fois fait, l'aveu perd bien de son mérite :
La plus douce parole est fade, une fois dite ;
Et tout en s'aimant fort, aussi fort qu'autrefois,
Pour babiller entre eux les cœurs n'ont plus de voix.

NÉÈRE.

Eutyclès ! Eutyclès ! Je ne suis plus aimée !...
O rêves éternels de mon âme charmée,
O mon pauvre bonheur, qu'êtes-vous devenus ?
Eutyclès ! Eutyclès ! si vous ne m'aimez plus !

## SCÈNE X

EUTYCLÈS, seul.

Des larmes à présent ! Faut-il, quoi que j'en aie,
Garder à contre-cœur l'air riant, l'humeur gaie ?
Attentif et charmé, me faut-il constamment
Prendre les yeux, le geste et la voix d'un amant ?
Et faut-il, en dépit de moi, que j'asservisse
Toutes mes volontés aux hasards d'un caprice ?
Ah ! si j'étais encor plus jeune de deux ans !
Ah ! si j'étais encor pour les yeux complaisans
Des vierges de l'Attique, un mari qu'on désire...
J'aimerais mieux briser sous ma main en délire
Les autels de Junon, que d'accepter encor
Ce joug, qui n'en est pas moins lourd pour être d'or.

Vouloir et ne pouvoir ! Sentir une barrière
S'opposer à mes pieds appelant la carrière !

Me sentir enchaîné sur le chemin battu,
Quand j'ai soif de la vie et soif de l'inconnu !
L'inconnu ? c'est le mot de l'énigme éternelle...
Et quand à sa poursuite, éperdu, j'ouvre l'aile,
Et quand, pour le saisir, je veux ouvrir la main,
Il me faut aujourd'hui, comme hier, comme demain,
Compter et recompter mes pas dans la limite
Que borne l'horizon de ma maison maudite !...

## SCÈNE XI

### EUTYCLÈS, DIPHILE.

EUTYCLÈS.

Toi, Diphile ?

DIPHILE.

Je viens te faire mes adieux.

EUTYCLÈS.

Où vas-tu donc ?

DIPHILE.

Je vais vivre sous d'autres cieux.
L'Attique devient plate, Athènes devient fade :
Si je restais ici, j'en tomberais malade ;
Je pars.

EUTYCLÈS.

Mais où vas-tu ?

DIPHILE.

Dans une heure.

EUTYCLÈS.

Mais où
Vas-tu ? réponds-moi donc !

DIPHILE.

Où je vais ?

EUTYCLÈS.

Il est fou.

DIPHILE.

Je gagne, ô mon ami, la ville enchanteresse,
Où le plaisir abonde et l'univers s'empresse ;
Où la blonde Vénus, fille des flots amers,
Voit son temple à la fois dominer sur deux mers ;
Où tout est enivrant, jusqu'à l'air qu'on respire ;
Où ce n'est plus assez de deux ports, pour suffire
Aux vaisseaux étrangers, nombreux comme leurs flots ;
Où l'on arrive aux chants joyeux des matelots ;
Où l'on trouve à souhait des plaisirs sans contrainte
Et de l'amour sans fiel...

EUTYCLÈS.

Mais où donc ?

DIPHILE.

A Corinthe !

EUTYCLÈS.

Et l'Asie ?

DIPHILE.

Elle est là. Satrape triomphant,
Pharnabaze s'y berce au dos d'un éléphant.
C'est le marché du monde. Orateurs et poètes,
Peintres, musiciens, philosophes, athlètes,
Tout arrive à Corinthe. En femmes : Thessala,
Corinne, Parthénie, Euxippe, Messala...
Et je ne t'ai rien dit encor de Pasiphile,
Le trésor à la fois et l'orgueil de la ville,
Un miracle de grâce ! une femme, Eutyclès,
Qui, pour être Aspasie, attend son Périclès,
Et qui cherche, parmi sa cour toujours nouvelle,
Pour lui donner son cœur, un homme digne d'elle.
Que dis-tu de Corinthe ? Athène ! un affreux trou,
Depuis qu'elle s'est mise à calquer son hibou.
Reste ici qui voudra. Je cours où l'on s'amuse.
J'ai toujours détesté Minerve et sa Méduse.

EUTYCLÈS.

Quand pars-tu ?

DIPHILE.

L'on m'attend. La trirème est au port,
L'ancre déjà levée, et les rameurs à bord.
Adieu.

EUTYCLÈS.

Tu ne dis rien à Néère ?

DIPHILE.

A Néère?
Tu lui présenteras mes compliments... La terre
Me brûle. Mon espoir et mon cœur sont déjà...

EUTYCLÈS.

Aux pieds de Pasiphile?

DIPHILE.

Et peut-être au delà.

## SCÈNE XII

EUTYCLÈS, puis MÉGILLUS.

EUTYCLÈS.

Corinthe. — Heureux Diphile! au gré de son caprice,
Il entre dans l'arène ou déserte la lice.
Athènes le fatigue?... A Corinthe! Nul bras
Ne cherche à retenir ou diriger ses pas.
Hélas! tandis que moi, — fatalité cruelle! —
Le devoir me retient quand le désir m'appelle.
Corinthe! c'est le bruit, la fanfare, l'éclat;
L'ivresse y devient lutte et le plaisir combat;
On est là cent rivaux autour d'une coquette...
Est-ce de l'amour? non; mais c'est une conquête!
Les soins durent une heure, et le triomphe un jour.
Le plaisir, après tout, ne vaut-il pas l'amour?

Et la trirème va partir...

Fatale idée !

J'en ai l'âme inquiète, et la tête obsédée.
Une tentation de Corinthe m'a pris :
C'est un vertige... il faut m'y soustraire à tout prix.

(Appelant.)

Mégillus.

MÉGILLUS, entrant.

Me voici.

EUTYCLÈS.

Nous partons pour Mégare.
Je t'emmène. Avertis mon intendant : prépare
Mes bagages, et viens me prévenir ici,
Lorsque tout sera prêt, que je suis obéi.
Ma femme est là, dis-lui que je l'attends.

(Mégillus sort.)

Encore
Des pleurs ! et cependant, au mal qui me dévore,
Si mon toit chaque jour verse un nouveau poison,
Il faut bien, pour guérir, déserter ma maison.

## SCÈNE XIII

EUTYCLÈS, NÉÈRE.

NÉÈRE.

Vous m'avez appelée, Eutyclès ?

EUTYCLÈS.

Oui, Néère.
C'est pour te demander pardon. Mon caractère
Exécrable. m'emporte à des écarts fâcheux...

NÉERE.

Que tu sais si bien faire oublier quand tu veux.

EUTYCLÈS.

Tes yeux sont gonflés.

NÉERE.

Moi?... c'est possible.

EUTYCLÈS.

Je gage
Que tes larmes auront gâté ce bel ouvrage..
Voyons?

NÉERE.

Oui, j'ai pleuré. Les femmes, tu sais bien.
Se tourmentent d'un mot et pleurent pour un rien.

EUTYCLÈS.

Par tant de nœuds si doux quand tu m'es attachée,
Comment aurais-je fait pour te quitter fâchée!

NÉERE.

Pour me quitter!

EUTYCLÈS.

Je pars.

NÉÈRE.

Où vas-tu donc?

EUTYCLÈS.

Crantor,
De Mégare, me doit un demi-talent d'or.
Ses affaires vont mal, à ce qu'on dit. J'espère
Encor que l'on se trompe ou que l'on exagère.
Mais je suis tes conseils... J'y dois aller? J'y vais.

NÉÈRE.

Quand reviens-tu?

EUTYCLÈS.

Bientôt.

NÉÈRE.

Mais encor?

EUTYCLÈS.

Je ne sais...
Crantor décidera.

NÉÈRE.

Je suis folle, sans doute,
Mais ce départ m'attriste.

EUTYCLÈS.

Enfant!

NÉÈRE.

Je le redoute
Je ne m'explique pas à moi-même pourquoi;
C'est un pressentiment. Eutyclès, jure-moi
De ne pas t'absenter pour plus d'une semaine.

EUTYCLÈS.

Je serai revenu dans quelques jours à peine.

NÉÈRE.

En ton absence, on va travailler aux jardins,
Repeupler le vivier, réparer les gradins,
Et, suivant ton désir, semer de place en place
Des touffes de rosiers au bord de la terrasse.
Ce sera si joli, que je garde l'espoir
D'y reprendre avec toi nos entretiens du soir.

EUTYCLÈS.

Oui, nous les reprendrons ensemble, ô ma Néère,
Car mieux je te connais, plus tu me deviens chère.

NÉÈRE.

Bien sûr?

EUTYCLÈS.

Oui; Mégillus revient. Embrasse-moi.

NÉÈRE.

Tu me diras adieu?

(Eutyclès fait un signe affirmatif.)

Moi qui doutais de toi!

## SCÈNE XIV

### EUTYCLÈS, MÉGILLUS, puis GORGIAS.

MÉGILLUS, un paquet sous le bras, à part.

A la bonne heure! Rien de gai comme un voyage.
Qu'est-ce qu'une maison, dans le fait? une cage.
Je comprends les ennuis du pauvre oiseau captif,
Et, s'il chante, pourquoi son chant est si plaintif.
En voyage, un esclave est l'égal de son maître :
On cause, on se goberge, on rit, et sauf peut-être
Que je porte ma charge et qu'il ne porte rien,
Je ne changerais pas mon sort contre le sien.
Quel plaisir!

(Haut.)

Tout est prêt.

EUTYCLÈS, à part.

Néère, sur Mégare
Que ton penser s'arrête, et ton soupçon s'égare.
J'y vais... oui, mais pourrai-je y demeurer, hélas!
Lorsque je sentirai Corinthe à quelques pas?...
Hypocrite nature! On se ment à soi-même.
Je déserte ton seuil, Néère, mais je t'aime!
Je partirais un jour pour Corinthe; — mieux vaut
Y courir sur-le-champ, j'en reviendrai plus tôt.

(A Mégillus.)

Tout est prêt, m'as-tu dit?

MÉGILLUS.

Oui, maître : deux tuniques,
ne robe, un manteau, des armes, cent dariques
ans cette bourse-là. Je n'avais jamais vu
es pièces d'or sonner et s'empiler si dru.
ous pouvons aller loin.

EUTYCLÈS.

Bien. Donne-moi mon style...
ppelle Gorgias.

MÉGILLUS.

Maître, c'est inutile ;
e voici.

(A Gorgias.)

Reste.

EUTYCLÈS, à part.

Et moi — pauvre femme ! — écrivons...
e ne saurais la voir.

(A Gorgias, en lui remettant des tablettes.)

Pour Néère.

(A Mégillus.)

Partons.

FIN DU PREMIER ACTE

# ACTE DEUXIÈME

CORINTHE. — MAISON DE PASIPHILE

## SCÈNE PREMIÈRE

POLÉMON, PARIS, DÉMÉTRIUS, suite d'esclaves.

POLÉMON.

Quoi de nouveau, Pâris?

PARIS.

Rien; sinon que je quitte
Corinthe.

DÉMÉTRIUS.

Et qui vous fait déménager si vite?

PARIS.

Pasiphile.

POLÉMON.

Comment?

PARIS.

Eh! n'est-ce pas honteux
Pour nous, que d'étaler ici nos airs piteux?

Nous voici trois — bientôt nous serons davantage —
Affichant tous les jours ici notre visage,
Et nous mettant en frais de tendresse et d'esprit,
Pour jouer bêtement un rôle sans profit!
Quand Pasiphile était aussi libre que belle,
Et qu'on avait l'espoir d'être agréé par elle,
Rien de mieux. Mais depuis ce jeune Athénien...
(Peu de visage, un train médiocre, un nom de rien)
Plus de succès possible! aussi, je me rebiffe.
J'ai bien assez roulé le rocher de Sisyphe;
Que je tire du moins profit de la leçon :
Je m'en vais. Partons-nous ensemble, Polémon?

POLÉMON.

Je ne saurais. Il faut de l'argent en voyage.
Or, de vingt-cinq talents que j'eus pour héritage,
J'ai tant aimé le vin, les femmes et le jeu,
Tant secoué ma bourse, et marchandé si peu,
Que pour toute fortune il me reste des dettes.
On ne peut pas courir le monde les mains nettes :
Je mourrais de misère ailleurs, sans contredit,
Et je préfère vivre ici sur mon crédit.

PARIS.

Vingt-cinq talents?

POLÉMON.

Vingt-cinq, juste.

PARIS.

Sur ma parole,
C'est beaucoup. Vous n'avez plus rien?

POLÉMON.

Pas une obole.
L'âge d'or a fait place au dur âge de fer.
On m'a beaucoup aimé... mais ça m'a coûté cher.

DÉMÉTRIUS.

Pharnabaze.

## SCÈNE II

LES MÊMES, le satrape PHARNABAZE
Suite d'esclaves blancs et noirs vêtus à l'orientale.

PHARNABAZE.

Seigneurs, salut.

PARIS.

Mon cher satrape,
Venez-vous avec moi consulter Esculape
Dans Épidaure?

PHARNABAZE.

Quoi?

PARIS.

Rien à glaner ici.
Je désespère; et vous?

PHARNABAZE.

J'en suis bien près aussi.
Est-ce assez singulier? Pour cette Pasiphile,
Je jette, sans compter, les dariques par mille,

Mes soins sont attentifs, mes hommages constants,
Et je n'avance à rien? C'est de l'or et du temps
Perdus. Mais patience! avant de lâcher prise,
Je prétends bien pousser à bout mon entreprise.

PARIS.

Ah! vous espérez?...

PHARNABAZE.

Certe! ou j'en deviendrais fou.
Sans ce malencontreux, venu je ne sais d'où...

## SCÈNE III

LES MÊMES, DIPHILE.

PARIS.

Mais vous le connaissez, je crois, seigneur Diphile?

DIPHILE.

Je le connais! Qui donc?

PARIS.

L'amant de Pasiphile?

DIPHILE.

Si je le connais?... Trop. — L'homme dont vous parlez,
Est comme moi d'Athène, et se nomme Eutyclès.
Si je croyais aux dieux, je croirais que sa mère
A quelque Olympien dans son âge fut chère,

Et qu'Eutyclès est né quasi demi-dieu, tant
Sa chance est favorable et son bonheur constant.
Il est marié.

PHARNABAZE.

Lui?

DIPHILE.

La femme la plus belle !
Et des vertus! c'en est scandaleux.

PARIS.

On l'appelle?

DIPHILE.

Néère.

DÉMÉTRIUS.

Mais Corinthe est loin d'Athènes.

DIPHILE.

Bah!
Il s'ennuyait chez lui; nous partons : le voilà,
De l'heure du départ à l'heure du mouillage,
Gai comme un écolier pendant tout le voyage.
Fier d'avoir reconquis un jour de liberté,
Corinthe lui paraît un séjour enchanté;
Il est charmé, ravi. Pendant qu'il court la ville,
Moi, qui n'étais venu que pour voir Pasiphile,
Je me fais présenter... et j'ai quelque succès.
Ce jour-là, par malheur! je rencontre Eutyclès....
Je rêvais Pasiphile, et j'en parle. Mon homme
Veut la voir à son tour, arrive... — et voilà comme,

Dans la fièvre où m'avait mis un accueil trop doux,
J'ai tué de mes mains notre espérance à tous.

POLÉMON.

Sur nos gardes! Voici Drosé, voici Myrrhine...
Et la maîtresse suit ses femmes, j'imagine.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, DROSÉ, MYRRHINE.

DIPHILE.

Comment va-t-on chez vous, Myrrhine, ce matin?

MYRRHINE.

Mais assez tristement.

POLÉMON, bas à Myrrhine.

Ma couronne de thym
A la porte? Sait-on quelle main dévouée
D'un fil de pourpre et d'or cette nuit l'a nouée?

MYRRHINE.

C'est donc vous?

(Montrant la couronne dédaigneusement jetée par terre.)

La voilà.

DÉMÉTRIUS, bas à Drosé.

Drosé, mes bracelets?
Les a-t-on reçus?

DROSÉ, les rendant.

Non, seigneur; reprenez-les.

DÉMÉTRIUS, à part.

C'est clair et net.

POLÉMON, de même.

J'enrage!

DIPHILE.

Et cette humeur chagrine,
Cette tristesse enfin, d'où vient-elle, Myrrhine?

MYRRHINE.

On ne sait.

DIPHILE.

Dis toujours.

MYRRHINE.

Voici ce que j'ai cru :
Le seigneur Eutyclès n'a pas encor paru.

PARIS.

Attention! c'est elle.

## SCÈNE V

LES MÊMES, PASIPHILE.

DIPHILE.

O vous, fière entre toutes,

Pour vous plaire essaierai-je en vain toutes les routes?
Ne me recevrez-vous jamais d'un œil plus doux?

PASIPHILE.

J'espérais rencontrer Eutyclès avec vous.
Vous ne l'avez point vu, Diphile?

DIPHILE.

Pourquoi faire?
Nous voit-on si souvent ensemble d'ordinaire?
Non! j'ai de la mémoire, et ne suis point d'humeur
A tendre volontiers les mains à mon voleur.

PHARNABAZE.

Toujours ce petit Grec en tête, Pasiphile?

PASIPHILE.

Plus que jamais.

PHARNABAZE.

Tant pis. Un amour bien stérile...

PASIPHILE.

J'entends. Vous voudriez mettre votre or au jeu.
Mais que peuvent donner des femmes pour si peu?
Des mots? oui. De l'amour? non. Du plaisir? pas même.
Aimez, si vous voulez qu'en revanche on vous aime;
Ouvrez-nous votre cœur pour vous ouvrir nos bras,
Et ne marchandez point ce qui ne se vend pas.

PARIS, bas à Polémon.

Qu'en dites-vous?

POLÉMON, de même.

J'écoute et j'applaudis.

DIPHILE, à part.

Attrape!
J'aime à voir, pour l'exemple, éconduire un satrape.

PASIPHILE.

Voudrez-vous m'excuser, seigneurs, si ce matin,
Parmi vos fronts joyeux j'apporte un front chagrin?
Honneur de tous les jours, votre bonne visite
Est une attention dont je me félicite;
Mais on est quelquefois mal à l'aise: je sens
Aujourd'hui mes esprits troublés et languissans,
Et je ne voudrais pas attrister votre joie.
Vous me pardonnerez donc si je vous renvoie...
J'ai besoin d'être seule.

PARIS, à demi-voix.

Eutyclès!

DIPHILE.

A tantôt!

(Bas à Pâris.)

Aura-t-elle toujours le cœur perché si haut?

PHARNABAZE, à part.

Cet Eutyclès maudit! il faut, coûte que coûte,
En venir à mes fins, et m'aplanir la route,

Et n'importe à quel prix, je veux...

(Bas, à un esclave éthiopien.)

Barca!

BARCA, de même.

Seigneur.

PHARNABAZE, de même.

J'ai besoin d'un bras ferme et d'une âme sans peur.

BARCA, de même.

Parlez, je suis tout prêt.

PHARNABAZE, de même.

Viens donc.

## SCÈNE VI

PASIPHILE, seule

Ils m'ont laissée
Enfin, et me voilà seule avec ma pensée.
Les importuns! Pourquoi recevoir ces gens-là?
Eh! pour faire enrager Naïs et Thessala...
Pharnabaze surtout, le riche Pharnabaze!
Rien qu'à ce nom superbe elles sont en extase,
Et ne comprennent pas de ma part ce dédain
D'un satrape affichant un faste souverain.
Ah! ne le comprenez jamais, heureuses femmes!...
Amour, cruel Amour! joie et tourment des âmes,
Ivresse qu'on espère et qui nous fuit toujours...
Pour un jour de bonheur, combien de mauvais jours!

## SCÈNE VII

### PASIPHILE, CROBYLE, DROSÉ.

CROBYLE.

Laissez-moi donc entrer, vous dis-je.

DROSÉ.

Pasiphile
Veut être seule.

CROBYLE.

Bon ! Pour la vieille Crobyle
On n'a pas de secrets. Laissez-moi donc entrer...
C'est un nouveau bijou que je veux lui montrer.
(A Pasiphile.)
Déesse de beauté...

PASIPHILE.

Qui vient ? Tu me déranges.

CROBYLE, déroulant une bordure de manteau.

Avant de m'en aller, un coup d'œil sur ces franges...
Rien qu'un simple coup d'œil?

PASIPHILE.

Oui, c'est assez joli.

CROBYLE.

Non pas que je ne sache, à quatre pas d'ici,

Des gens qui les paieraient bien cher au premier signe...
Mais quelle autre que vous, madame, en serait digne?
Regardez donc... C'est beau, mais beau comme vos yeux!
Or pur, et d'un travail encor plus précieux
Que l'or. — Et maintenant, ceci?

(Elle déploie une robe.)

PASIPHILE.

Quelle merveille!

CROBYLE.

Thessala se ferait pendre pour la pareille.
Mais à d'autres! C'est vous qui l'aurez, et c'est vous
Qui ferez enrager ces vilains cœurs jaloux.

PASIPHILE.

J'ai des robes.

CROBYLE, développant une tunique.

Froissez un peu cette tunique.

PASIPHILE.

De la pourpre?

CROBYLE.

Arrivant de Tyr. Pourpre authentique.
Et comme c'est brodé! Croyez-vous que Naïs
Ait jamais eu tunique à comparer?

PASIPHILE.

Je dis
Que tout est admirable, excepté la marchande.
Mais je n'ai pas d'argent.

CROBYLE.

Est-ce que j'en demande?
De l'argent? Fi! madame. Et pour preuve, voici
Deux parures de choix que j'apportais aussi.

PASIPHILE, ouvrant un écrin.

Des perles!

CROBYLE, en présentant un autre.

Mieux encor... des diamants.

PASIPHILE.

Crobyle,
Allons au fait, et pas de mensonge inutile.
Qu'est-ce que ces bijoux dont tu viens me tenter?
Tu veux les vendre?

CROBYLE.

Non. Vous les faire accepter.
Une galanterie.

PASIPHILE

Anonyme?

CROBYLE.

Qu'importe!

PASIPHILE.

Remets dans leur écrin tes diamants, emporte
Tes chiffons, et va-t'en.

CROBYLE.

Voyons! réfléchissez.
Mais vous ne savez pas ce que vous refusez!
C'est une occasion rare, je vous assure :
Généreux comme un prince et riche sans mesure,
Il donne sans compter, comme sans s'appauvrir;
Il est beau, jeune, fier, et pour vous obtenir,
Il met à vos genoux ses trésors et lui-même.
Il vous épouserait, je crois, tant il vous aime!
Mais ce serait folie, entre nous : ces Crésus
N'ont, de la tête aux pieds, de bon que leurs écus.

## SCÈNE VIII

Les Mêmes, EUTYCLÈS.

EUTYCLÈS.

Un vrai marché! De l'or, des perles, de la gaze!...
Je reconnais ici la main de Pharnabaze.

PASIPHILE.

Pour réponse, voilà l'estime que j'en fais.
(Elle réunit pêle-mêle les étoffes et les bijoux, et les jette à Crobyle.)
Sors de chez moi, Crobyle, et n'y rentre jamais.
Répète de ma part à celui qui t'envoie
Ce que je lui disais tout à l'heure :
(Montrant Eutyclès.)
— Ma joie
Et mon amour sont là. — Pût-il, nouveau Midas,
Tout convertir en or, que je n'en voudrais pas.

## SCÈNE IX

PASIPHILE, EUTYCLÈS.

PASIPHILE.

Maintenant, mon ami, m'apprendrez-vous la cause
De votre long retard, et de votre air morose?

EUTYCLÈS.

Vous me le demandez?

PASIPHILE.

Sans doute. Mais qu'as-tu?
Que se passe-t-il donc? Je ne t'ai jamais vu
Comme aujourd'hui. Quel ton glacé! quel œil sévère!
Tu te contrains... ta lèvre est pâle de colère...
A qui donc en as-tu, mon ami?... Pas à moi,
Je suppose?

EUTYCLÈS.

Si fait, et vous savez pourquoi,
Vous qui m'interrogez.

PASIPHILE.

J'écoute sans comprendre.

EUTYCLÈS.

Vous comprendriez mieux quelque parole tendre,
De celles que murmure aux heures de la nuit
La voix d'un amoureux qui vient et part sans bruit.

PASIPHILE.

Mais que voulez-vous dire, Eutyclès?

EUTYCLÈS.

Je veux dire
Que si je suis jaloux, c'est qu'ici tout conspire
A grossir mes soupçons. Ne vois-je pas autour
De chez vous, et chez vous, à chaque heure du jour,
Tous ces jeunes oisifs, opprobre de la Grèce,
Qui viennent à vos pieds soupirer leur tendresse?
Et si ce n'est assez des Grecs, ne vois-je pas
Ce Mède fastueux suivre partout vos pas?
Parlons franc. Vous m'avez aimé, mais je vous gêne.
Pour ma part, je commence à secouer ma chaîne…
Brisons donc, de concert, des liens vermoulus,
Et n'hypocrisons pas, si nous n'y croyons plus.

PASIPHILE.

Je vous ai laissé dire, Eutyclès. La surprise
Brisait avec mon cœur ma parole indécise.
Un jour vous maudirez ce cruel entretien,
Car je suis innocente, et vous le savez bien.
Mais quand l'homme est coupable, il s'en prend à la femme:
Pour déguiser sa faute, il prodigue le blâme,
Comptant changer de rôle, et par un jeu menteur,
D'accusé qu'il était se faire accusateur.
Savez-vous ce que font souffrir deux jours d'absence?
Et c'est après deux jours, c'est quand votre présence
Devrait sécher les pleurs que j'ai versés, c'est quand
Vous avez tort, que vous m'accusez! — « Parlons franc, »

Disiez-vous, Eutyclès. — Parlons franc, j'en suis aise.
— « Vous me gênez ? » — Non pas, mais c'est moi qui vous pèse.
Que j'échange avec vous l'adieu dont vous parlez,
Demain je vous verrai, de mes yeux désolés,
Près du nouvel objet d'une flamme nouvelle,
Et je vous entendrai, déception cruelle !
Lui redire ces mots tendrement écoutés,
Ces doux mots que pour moi je croyais inventés.
Mais non, je ne suis pas de ces femmes vulgaires,
Qu'on prend comme on les quitte, et qui n'y tiennent guères.
« T'aimer » me disiez-vous « et mourir dans tes bras ! »
Je tiens votre parole, et ne vous la rends pas.

EUTYCLÈS.

Encor ! Je ne suis plus votre dupe, ma chère.
O l'admirable cœur que l'on met à l'enchère !
O le beau dévouement et l'amour précieux,
Quand je viens de les voir marchander sous mes yeux !

PASIPHILE.

Et qu'ai-je répondu ? Vous me cherchez querelle,
Mon ami, mais j'aurai raison d'un infidèle
Mécontent de se voir coupable et deviné...
Comme s'il n'était pas d'avance pardonné !
Causons. Ce qui te rend si dur et si maussade,
C'est Pharnabaze ; avoue ? un homme lourd et fade,
Qui ne parle qu'en or, qui m'offre chaque jour
Ses stupides lingots pour prix de mon amour,
Et chaque jour aussi m'assommant de sa vue,
Vient de sa longue suite embarrasser ma rue.

Ce qui te fâche encor, c'est ce joli concours
De blondins parfumés, creux comme leurs discours,
Et qui viennent ici comme ils vont sur la place;
Mais quand tu n'es pas là, mon ami, je les chasse,
Et je conçois à peine, étant si mal reçus,
Qu'ils reviennent chez moi compter leurs pas perdus.

EUTYCLÈS.

Eh! c'est un tort, madame. Écoutez-les quand même.
Dans la foule, il en est peut-être un qui vous aime,
Tandis que moi...

PASIPHILE.

Tandis que vous?... Achevez donc!
Pour ne pas tout savoir, j'en sais déjà trop long.
Un doute cependant ne peut pas me suffire,
Et si vous voulez rompre il faudra me le dire,
Il faudra l'avouer, si vous ne m'aimez plus.
Prenez garde! mais non... je suis folle.
O Vénus!
A tes pieux autels, si d'une main soumise,
J'ai jamais amené la victime promise,
Écoute ma prière et vois mes bras tremblants :
Je te consacrerai demain deux agneaux blancs...
Mais secours ma misère et soutiens ma faiblesse.
Eutyclès veut me fuir et je l'aime! O Déesse,
Par le bel Adonis, le chasseur cyprien,
Ou refroidis mon cœur, ou réchauffe le sien!

EUTYCLÈS.

Je ne résiste plus, Pasiphile. Mon doute
S'évanouit devant ton amour; mais écoute,

Et vois si ma colère avait quelque raison :
Cette nuit, j'arrivais auprès de ta maison,
Quand un homme, debout sur la porte, à ma vue
S'enfuit, et disparaît à l'angle de la rue...
Je m'approche du seuil et j'y trouve...

PASIPHILE, l'interrompant.

Du thym?

EUTYCLÈS.

Tu l'as vu?

PASIPHILE.

Quand on l'a détaché ce matin.
(Lui montrant la couronne de thym.)
Regarde, le voilà.

EUTYCLÈS.

Jamais la jalousie
N'a versé dans une âme autant de frénésie.
En proie à des tourments sans trêve, je passai
La nuit dans les accès d'un délire insensé,
Et mon premier coup d'œil, en arrivant, me montre...
Là, franchement, c'était une triste rencontre.

PASIPHILE.

Encor?

EUTYCLÈS.

Non, plus de doute.

PASIPHILE.

Et jamais de soupçon.
Aimons-nous, sans verser de nos mains ce poison

Dans la coupe où frémit le vin d nos ivresses :
Confiants tous les deux, n'ayons que des caresses
L'un pour l'autre, Eutyclès.

EUTYCLÈS.

Et pour mieux conjurer
Ce feu jaloux, toujours prêt à nous dévorer,
Demandons à l'amour des extases nouvelles,
Demandons-lui des jours meilleurs, des nuits plus belles ;
Le soupçon tiendra-t-il en face du bonheur?

PASIPHILE.

Tu m'interrogeras, je t'ouvrirai mon cœur.

EUTYCLÈS.

Oui, qu'avec nos désirs, nos transports soient les mêmes ;
Dis-moi que tu m'es chère, et dis-moi que tu m'aimes :
Je t'ai donné mon cœur, prends aussi ma raison.
Hâte, à force d'amour, ma lente guérison,
Car je souffre, j'entends en moi gronder des plaintes
Dont j'avais cru cent fois dompter les voix éteintes,
De sorte qu'en dépit de toi-même et de moi,
Je ne suis pas heureux et je ne sais pourquoi.

PASIPHILE.

Et moi, qui ne sachant rien de ton aventure,
Quand tu n'es que jaloux, te supposais parjure!
Mais, va! puisque je suis heureuse, il faudra bien,
Comme je suis à toi, que mon bonheur soit tien.
A bientôt... je t'attends.

## SCÈNE X

EUTYCLÈS, *seul.*

Ah! quel rôle je joue!
Chaque jour — j'ai beau faire et beau vouloir — j'échoue
En face d'un amour dont la jalouse ardeur
Flatte ma vanité cent fois plus que mon cœur.
C'est difficile à dire et peut-être à comprendre :
Je voudrais en finir, et suis heureux d'attendre.
La moitié de mes jours pour un prompt dénoûment?
Mais je serai vaincu juste au dernier moment.

O nature inquiète! attente inassouvie
D'une félicité sans cesse poursuivie!
Le bonheur était là, je l'avais sous la main,
Et, pour courir après, je me mets en chemin!
Nous accusons les dieux de nos amours sans joie ?
Et c'est nous qui, pour l'ombre, avons lâché la proie.
Ah! oui, l'expérience? une admirable clé
Pour défendre le temps perdu, l'argent volé!

## SCÈNE XI

EUTYCLÈS, DIPHILE.

DIPHILE.

Seigneur...

EUTYCLÈS.

C'est toi, Diphile.

DIPHILE.

Une importante affaire
M'amène auprès de vous.

EUTYCLÈS.

Quel ton !

DIPHILE.

Je ne puis guère,
Convenez-en vous-même, appeler mon ami,
Et traiter comme tel, l'homme qui m'a trahi.

EUTYCLÈS.

Tu me gardes rancune?

DIPHILE.

Assurément.

EUTYCLÈS.

Encore
Occupé d'elle?

DIPHILE.

Encor.

EUTYCLÈS.

Tu l'aimes?

DIPHILE.

Je l'adore.

EUTYCLÈS.

Et tu m'en veux?

DIPHILE.

Toujours. Pasiphile n'est pas
De ces femmes que l'on rencontre à chaque pas,
Et cette occasion que vous m'avez ravie
Ne se retrouvera pas deux fois dans ma vie.
C'est moi qu'elle devrait aimer au lieu de vous,
Et vous m'excuserez de voir d'un œil jaloux
Ce bonheur usurpé sur le pauvre Diphile ;
Car j'étais plus que vous épris de Pasiphile,
Et depuis plus longtemps, et sans moi, vous n'auriez
Jamais imaginé de mettre ici les pieds !
Mais assez là-dessus. Au fond, quoi que j'en pense,
Vous êtes comme moi d'Athène, et notre enfance
Passée aux mêmes lieux, m'impose le devoir
De vous dire qu'il faut tout craindre pour ce soir.

EUTYCLÈS.

Tu te moques?

DIPHILE.

Non pas.

EUTYCLÈS.

Mais encore?

DIPHILE.

Que sais-je?
J'ignore les détails, mais on vous dresse un piége.
Qu'on menace vos jours? ou votre liberté?
Je n'en puis dire plus qu'on ne m'en a conté.
C'est à vous, Eutyclès, de prendre vos mesures;
Sinon, gare la chaîne! ou gare les blessures!

EUTYCLÈS.

Çà, mais à quel propos?...

DIPHILE.

Eh! quelque amant jaloux,
Fatigué que l'on n'ait de regards que pour vous.

EUTYCLÈS.

Bien trouvé. Juste à l'heure où ma flamme lassée,
D'un prompt éloignement caressait la pensée.

DIPHILE.

Ah! tant mieux.

EUTYCLÈS.

Maintenant qu'on barre mon chemin,
Que je ne suis pas sûr de m'éveiller demain...

DIPHILE.

Raison de plus pour fuir.

EUTYCLÈS.

Pour rester. Que je quitte
Corinthe? mon départ aurait l'air d'une fuite :
Or, pour prouver aux gens que je ne les crains pas,
Je dois de ce palais ne plus bouger d'un pas.

DIPHILE.

C'est d'un fou.

EUTYCLÈS.

Va pour fou.

DIPHILE.

Quand on est en délire,
Mon cher, on a recours aux drogues d'Anticyre.
Mais on ne risque pas comme toi, sans propos,
Et contre rien, l'enjeu terrible de ses os.

EUTYCLÈS.

Pourquoi non? Eh! nos jours valent-ils qu'on les pleure!
La dernière peut-être est notre plus belle heure.
Cependant je veux bien m'armer à tout hasard...

(A Mégillus.)

Cherche-moi mon épée, et toi, prends un poignard.

## SCÈNE XII

MÉGILLUS.

Une épée! un poignard!... Entrons-nous en campagne?
Tant mieux. Nous sommes trop heureux. L'ennui nous gagne.
Chaque jour fruit nouveau comme nouveau festin;
Il ne faut abuser des femmes ni du vin.
On ne boit plus, on goûte; on n'aime plus, on bâille...
Parlez-moi d'un manant qui ronfle sur sa paille,
Qui boit en conscience, et dans tout ce qu'il fait,
Vise plus au solide et pas tant à l'effet.
Il est vrai qu'on est riche, et que c'est la manie
Des grands, de s'ennuyer en bonne compagnie.
Quant à moi, si j'étais mon maître, je voudrais,
Dans un domaine étroit et loin des cabarets,

Mener une saison d'existence champêtre :
Un bout de vigne, un bout de champ, quelque bien-être,
Ma petite Drosé près de moi... Par Hermès !
Je me croirais au moins le cousin de Xerxès.

## SCÈNE XIII

### MÉGILLUS, DROSÉ.

MÉGILLUS.

Pst ! Drosé !

DROSÉ.

Que veux-tu ? vite !

MÉGILLUS.

Belle demande !
Ce que je veux ?

DROSÉ.

Dépêche. On m'attend.

MÉGILLUS.

Qu'on attende !
Nous avons rendez-vous.

DROSÉ.

Tu crois ?

MÉGILLUS.

Sans contredit.

DROSÉ.

Mais je n'ai pas le temps.

MÉGILLUS, la lutinant.

Vingt baisers de dédit.
Payez.

DROSÉ, se défendant.

Comme il y va !

MÉGILLUS.

La mode de Corinthe.
Aimer et le prouver. Qui dit tiédeur, dit crainte.
Or, je t'aime et je veux te le prouver.

(Il cherche à saisir Drosé, qui s'esquive.)

DROSÉ.

Vraiment?

MÉGILLUS.

Tu refuses?

DROSÉ.

Oui bien.

MÉGILLUS, piqué.

Quelque nouvel amant?
Criton le cuisinier, bête à manger de l'herbe ?
Mégas, laid comme un singe, et sale !... un choix superbe
Et bien digne...

DROSÉ.

Tout beau! triomphant Mégillus ;
S'ils ne valent pas gros, tu ne vaux guère plus.

MÉGILLUS.

Des gens qui fouilleraient en vain leur souquenille,
Pour y trouver de quoi t'acheter une aiguille.

DROSÉ.

Et dire que dessous cet humble habit, Drosé
N'a pas su reconnaître un prince déguisé !

(Néère, voilée, apparaît dans le fond du théâtre.)

MÉGILLUS, bas à Drosé.

Qui vient là ?

DROSÉ, de même.

Du mystère !

MÉGILLUS, de même.

Attention !... Peut-être
Quelque femme, en secret, éprise de mon maître.
Une drachme d'argent n'est pas à dédaigner,
Et je puis, pour un mot, la perdre ou la gagner.
Une drachme ? de quoi, s'il m'en prend fantaisie,
Me griser sur le port d'un broc de malvoisie,
Ou de quoi te donner...

DROSÉ.

Hein ?

MÉGILLUS.

Tu ne m'aimes plus.

DROSÉ.

Si fait.

MÉGILLUS.

Bah !

DROSÉ.

Je t'attends. Dépêche, Mégillus.

## SCÈNE XIV

MÉGILLUS, NÉÈRE.

NÉÈRE.

Vous êtes au seigneur Eutyclès?

MÉGILLUS.

Oui, madame.

(A part.)

J'en étais sûr. Encore une qui nous réclame.
Il en tombe du ciel. On est jeune, élégant,
On veut plaire... et l'on plaît, que c'en est fatigant.

NÉÈRE.

Je voudrais lui parler.

MÉGILLUS.

Un entretien, sans doute,
Où vous ne voulez pas qu'un autre vous écoute?
Quelque petit secret gracieux et charmant,
Qu'on ne peut confier qu'à la foi d'un amant?
Ai-je deviné juste?... Ah! mais, c'est difficile;
Car nous sommes ici...

NÉÈRE.

Je sais; chez Pasiphile.
Informez Eutyclès que c'est un soin pressant
Qui m'amène.

MÉGILLUS.

Je vous reconnais à l'accent...

(Mouvement de Néère.)

Pas vous... votre pays. Vous êtes Athénienne,
N'est-ce pas ?

NÉÈRE.

Oui.

MÉGILLUS.

Tant mieux. Autant qu'il m'en souvienne,
Athène est un pays qui vaut d'être cité,
Et que nous connaissons pour l'avoir habité.

NÉÈRE.

Depuis que votre maître a connu cette femme,
Il y vient... très-souvent?

MÉGILLUS.

Mais tous les jours, madame.
Ce n'est pas à coup sûr pour nous vanter, mais si
Pasiphile est ici chez elle, nous aussi.
Présent, on nous cajole ; absent, on nous appelle ;
Et comme, tout pesé, c'est encor la plus belle,
Et la plus entourée, et celle qu'à genoux
De leurs vœux suppliants ils sollicitent tous,
Nous nous en tenons là. Mais c'est sans préjudice
D'une aventure aimable ou d'un joli caprice.
Qu'une femme nous veuille un instant pour jaser?
On a toujours pour elle une heure à dépenser.

C'est qu'on nous poursuit fort ! et que nous n'avons guères
Le temps de nous baisser pour des amours vulgaires !
Un homme de loisir, qui sait vivre, ne peut
Non plus, se prodiguer de la façon qu'il veut.
On ne s'appartient pas. Tantôt on vient nous prendre
Pour aller au théâtre, et tantôt pour nous rendre,
Soit aux courses à pied, soit aux courses en chars :
Hier, d'un combat de coqs nous suivions les hasards,
Le cirque ce matin nous promet des athlètes...
Toujours plaisirs nouveaux, comme nouvelles fêtes,
Au point que, pour suffire à tout, nous querellons
Les dieux, qui n'ont pas fait les jours un peu plus longs.

NÉÈRE, à part.

Quelle existence, ô ciel !

MÉGILLUS, à part.

Une beauté discrète
Qui prétend se passer de moi pour interprète.
Et ma drachme? Demain, j'en aurai deux ; sans quoi,
Tant pis pour Eutyclès ! mais pas un mot pour toi.

NÉÈRE, à part.

Cet esclave bavard dit-il vrai ? Mais où suis-je ?
L'endroit même, l'endroit où je l'attends, m'oblige
A tout croire. Pas un écho de la maison,
Qui, s'il se souvenait, ne répétât son nom...
Pourquoi suis-je venue? Oh ! pourquoi ce voyage ?
Je souffrais tant là-bas ! J'ai cru dans mon courage,

J'ai consulté mon cœur, je me suis dit : J'irai !
Je doute maintenant si je lui parlerai.
S'il allait, sans pitié pour la pauvre Néère,
Me dire que c'en est une autre qu'il préfère !
On la dit belle... elle a sans doute des secrets
Pour rendre plus puissants encore ses attraits ;
Elle peut tout oser, elle peut tout promettre,
Elle sait retenir ceux qu'elle a su soumettre.
Hélas ! tandis que moi, tant de jours, tant de nuits
Ont passé, n'apportant que de nouveaux ennuis.
J'ai pleuré si longtemps, que mon triste visage
De mes larmes a dû conserver le sillage,
Et qu'en me revoyant, Eutyclès stupéfait,
Ne reconnaîtra plus la femme qu'il aimait.

MÉGILLUS.

Les voici. Regardez.

NÉÈRE.

Je vais voir Pasiphile !...
— Comment la reconnaître au passage ?

MÉGILLUS.

Entre mille.
La plus belle d'abord ; ensuite, elle est au bras
De mon maître Eutyclès, qui lui parle tout bas.
Joli couple, pas vrai ? Lui, l'adore ; pour elle,
Dans le corps de Vénus un cœur de tourterelle.

## SCÈNE XV

NÉÈRE, MÉGILLUS, PASIPHILE, EUTYCLÈS, DIPHILE, PHARNABAZE, DÉMÉTRIUS, POLÉMON, PARIS, femmes, esclaves.

MÉGILLUS.

Maître, c'est votre épée.

PASIPHILE.

Une épée! à quoi bon?

EUTYCLÈS.

Qui sait? Je rentre tard... je vais à l'abandon...
La police est mal faite...

PASIPHILE, souriant.

A ma porte, sans doute,
Où sous vos yeux jaloux poussent des fleurs?

DIPHILE.

En route!
Seigneurs. Vous, Pasiphile, en litière; et marchons.
Si nous voulons donner le signal, dépêchons.
Nous sommes en retard. Le peuple nous appelle,
J'en suis sûr, et maudit nos lenteurs.

NÉÈRE, à part, après avoir longtemps regardé Pasiphile.

Qu'elle est belle!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

# ACTE TROISIÈME

MÊME DÉCOR

## SCÈNE PREMIÈRE

PASIPHILE, NÉÈRE, femmes de Pasiphile.

PASIPHILE, à ses femmes.

Laissez-nous.

(A Néère.)

Me voici prête à vous écouter.

NÉÈRE.

Madame...

PASIPHILE.

Qu'avez-vous? Vous semblez hésiter.

NÉÈRE.

C'est que je viens pour vous demander une grâce,
Que je refuserais peut-être à votre place :

Mais vous êtes sensible et vous me comprendrez.
Mes genoux sont tremblants, mes yeux mal assurés,
Malgré moi mon cœur bat et ma voix balbutie...

PASIPHILE.

Calmez-vous, et parlez sans crainte. J'apprécie
La valeur d'un secret, et pour vous contenter,
Je ferai de mon mieux, vous pouvez y compter.

NÉÈRE.

Madame, autour de vous une cour empressée
Sollicite un regard, un signe, une pensée...
Que l'un d'entre eux s'éloigne? à peine si vos yeux
S'apercevront qu'un astre a déserté vos cieux...
Et cet astre, pour vous sans chaleur et sans flamme,
C'est l'unique trésor de quelque pauvre femme!
Mais vous êtes si belle! et moi...

PASIPHILE.

Pour vous servir,
Peut-être qu'aux beaux yeux un bon cœur peut s'unir.

NÉÈRE.

Il faut avoir pleuré, pour savoir ce que coûte
Le sillon que les pleurs ont creusé goutte à goutte.
Comprendrez-vous combien amer est le souci
Qui m'a prise à mon seuil et m'a conduite ici,
Vous qui, toujours heureuse et toujours adorée,
Ne savez ce que c'est qu'une vie ulcérée;

Vous qui n'avez encore, en y baissant les yeux,
Dans la foule à genoux vu que des fronts joyeux?
Je n'ai pas essayé de lutter... je supplie!
Je vous ai vue, hélas! et comprends qu'il m'oublie...

PASIPHILE.

Je devine. J'aurai séduit sans y songer,
Quelque joli garçon d'un cœur un peu léger...
Son nom? vous n'aurez pas perdu votre visite,
Et, s'il dépend de moi, je vous le rends bien vite.

NÉÈRE.

Puisse chacun des jours que vous vivrez encor
Avoir été filé de laine blanche et d'or!

PASIPHILE.

Votre candeur me plaît; votre air, votre visage
M'ont séduite. Pour vous, je ferais davantage.
Mais, tout en regrettant de vous donner si peu,
Que je vous remercie au moins de votre vœu.
Son nom?... Vous l'aimez bien?

NÉÈRE.

Si je l'aime, madame!
C'est...

PASIPHILE.

Tant mieux. Quel bonheur que d'aimer corps et âme,
D'aimer de tout son cœur! C'est vivre doublement,
C'est enchaîner ses jours aux jours de son amant,
C'est boire deux ensemble à la coupe bénie
Où ruisselle à pleins bords une ivresse infinie...

Heureuse celle qui, succombant sans souffrir,
Avant d'avoir vidé la coupe peut mourir !

NÉÈRE.

Mais pour parler ainsi...

PASIPHILE.

Vous le voyez... oui, j'aime !
Dernier mot du bonheur et volupté suprême,
Mais aussi peine affreuse et cruel châtiment,
C'est le ciel ou l'enfer, la joie ou le tourment.
Oui, j'aime. Aussi, bien loin d'en rougir, j'en suis fière,
Et je proclamerais moi-même la première
Le nom de mon amant. Mais le vôtre?... parlez ;
Je ne le connais pas encor.

NÉÈRE.

C'est Eutyclès.

PASIPHILE.

Vous dites?

NÉÈRE.

Eutyclès.

PASIPHILE.

Eutyclès!... Elle est folle !
Et moi qui l'écoutais, lui donnant ma parole
De m'employer pour elle... elle veut justement
Celui... Mais Eutyclès, madame, est mon amant,
Celui dont je vous ai parlé... celui-là même
Dont je viens de vous dire à quel excès je l'aime!. .

Vous rougissez, vous vous cachez, vous n'osez plus
Lever jusque sur moi votre regard confus...
Baissez, baissez les yeux, créature insensée,
Implorez à genoux Pasiphile offensée,
Et rendez grâce au ciel de ne m'avoir pas mis
Plus de fiel dans le cœur contre mes ennemis.

NÉÈRE, à part.

Malheur! Malheur à moi! Confiance funeste!
De mon dernier espoir j'ai déchiré le reste.

## SCÈNE II

LES MÊMES, DROSÉ.

DROSÉ.

Madame, le bruit court... mais personne n'y croit...

PASIPHILE.

Te voilà toute pâle! Achève.

DROSÉ.

Que l'on voit
Au carrefour voisin, rôder des satellites
Apostés pour tuer...

PASIPHILE.

Tuer qui? voyons! dites?

DROSÉ

On nomme le seigneur Eutyclès.

PASIPHILE.

Lui !

NÉÈRE.

Courons !
Il en est temps peut-être, et nous le sauverons.

(Tombant à genoux.)

O dieux de mon foyer ! dieux d'airain ! dieux d'argile !
S'il est perdu pour moi, qu'il reste à Pasiphile ;
Mais au nom de ces pleurs dont j'ai mouillé l'autel
Où ma main répandait pour vous l'orge et le sel,
Prêtez à ma prière une oreille attentive :
O dieux de mon foyer ! que je meure, et qu'il vive.

(Elle se relève.)

PASIPHILE.

C'est qu'elle ose l'aimer plus que moi !...

NÉÈRE.

Bien plus ; oui.
Vous, vous l'aimez pour vous ; moi, je l'aime pour lui.

## SCÈNE III

### PASIPHILE, DROSÉ.

PASIPHILE.

Cette femme ?... j'en suis toute préoccupée...
Mais lui ? Je m'en souviens... il a pris son épée,

Mégillus l'accompagne... O mon fier Eutyclès!
Toi si brave... en avant! défends-toi! frappe-les...
Que ne puis-je t'aider! car c'est aussi ma vie
Qu'éteindrait dans ton sang leur rage inassouvie...
Vivant ou mort, je suis à toi, je t'appartiens,
Et tu défends mes jours en défendant les tiens.

## SCÈNE IV

PASIPHILE, DROSÉ, PHARNABAZE, PARIS, POLÉMON, DÉMÉTRIUS, suite, puis BARCA.

PARIS.

Une fable sans but, comme sans consistance.

PHARNABAZE.

Un conte qui n'a pas ombre de vraisemblance.
Ces entreprises-là ne se font point ainsi.

PASIPHILE.

Vous savez le danger et vous êtes ici!
Qu'y faites-vous? En hâte, allez, courez la ville,
Au secours d'Eutyclès portez un bras utile...

PHARNABAZE.

Madame, calmez-vous : nous mettrions en vain
Le manteau sur l'épaule et l'épée à la main.
C'est un propos en l'air, c'est un bruit qui circule.
Informez-vous? Bruit faux, et propos ridicule.
En plein jour? allons donc! Que vous ayez dessein
De désigner un homme au fer d'un assassin,

Il n'ira pas choisir le soleil pour complice.
Ce serait se livrer soi-même à la justice.
Votre Eutyclès ne court pas l'ombre d'un danger ;
Ni vous, ni moi, n'avons à nous en déranger.

(A part.)

Enfin, voici Barca. J'attendais sa venue.

(Bas à Barca.)

Parle donc?

BARCA, de même.

Tout va bien.

PHARNABAZE, de même.

Mes gens?

BARCA, de même.

Gardent la rue.

PHARNABAZE, de même.

Là-bas, combien sont-ils?

BARCA, de même.

Cinq.

PHARNABAZE, de même.

Et tu m'en réponds?

BARCA, de même.

Tous soldats d'aventure et marins vagabonds ;
Des gens qui, pour gagner ou pour prendre une obole,
Tenteraient en plein jour l'assaut de l'Acropole.

Ils sont sûrs de leur coup. Notre homme, en ce moment,
S'il n'est pas encor pris, doit l'être incessamment.
C'est chose convenue avec le capitaine :
Il lève aussitôt l'ancre et cingle vers Athène.

PHARNABAZE, de même.

Pas de sang ! Sur ce point tu sais ma volonté.

BARCA, de même.

On ne le frappera qu'à toute extrémité.

PHARNABAZE, de même.

Sors, et va-t'en jeter un coup d'œil dans la rue.

PASIPHILE, à part.

Mais cette femme, aussi ?... Qu'est-elle devenue ?
Elle est partie, elle est allée... où ? Je ne sais.
Elle porte au hasard ses secours empressés...
Ses secours ?... Qu'avait-elle à me trouver si belle ?
A parler d'Eutyclès qu'elle aime ? Quelle est-elle ?
J'ignore son pays, sa famille, son nom...
M'en défier ?... Pourquoi ? Mais m'y confier ?... Non.
Elle aimait Eutyclès... O lumière fatale !
Elle l'aime... je suis pour elle une rivale,
Eutyclès un parjure ; et quand on sait aimer,
Si le cœur est trahi, c'est au bras de s'armer !

Je suis folle !... Pourquoi serait-elle venue ?
Pourquoi ces cris du cœur ? cette parole émue ?...

Mais elle aime Eutyclès, et je dois empêcher,
A tout prix, sur-le-champ, qu'elle en puisse approcher.

(A ses femmes.)

Cette femme qui vient de sortir... — Allez toutes;
Qu'on fouille les deux ports, les carrefours, les routes...
Il faut qu'on la retrouve et qu'on l'amène ici.

(A part.)

Quand un sinistre bruit dans les airs plane ainsi,
Quand le vent de la mort fait frissonner nos têtes,
Gardons-nous de mêler ce présage à nos fêtes;
C'est le signe, c'est la menace d'un malheur!
Ils ont beau vouloir tous me rassurer... j'ai peur.

## SCÈNE V

LES MÊMES, DIPHILE, MÉGILLUS.

PASIPHILE, à Diphile.

L'avez-vous vu?

DIPHILE.

Sauvé!

PHARNABAZE.

Sauvé?

DIPHILE.

Ne vous déplaise,
Cher satrape, Eutyclès est sauvé.

PHARNABAZE.

J'en suis aise.

DIPHILE.

Ah !

PHARNABAZE.

Mais je tiens toujours pour ce que j'en ai dit.
Péril imaginaire.

DIPHILE.

Ah ! bah !

PARIS.

Sans contredit.

DIPHILE.

Vous vous trompez, seigneurs. Guet-apens authentique.
Le fait ne peut souffrir ni doute ni réplique.

PASIPHILE.

Mais Eutyclès, mon cher Diphile?... Il ne vient pas.

DIPHILE.

Il me suivait.

PASIPHILE.

Je cours au-devant de ses pas.

(Elle sort.

## SCÈNE VI

PHARNABAZE, PARIS, DIPHILE, MÉGILLUS.

DIPHILE.

Mégillus en était : il peut, mieux que personne,
Nous donner des détails précis.
(A Mégillus.)
Ce qui m'étonne,
Mon brave Mégillus — car tu t'es bien conduit —
C'est que, deux contre cinq...

MÉGILLUS.

Cinq? Dites au moins huit.

DIPHILE.

Cinq. Je les ai comptés.

MÉGILLUS.

Ma foi! seigneur Diphile,
Avec cinq, c'était fait de nous comme avec mille.
Trop occupés, nous deux mon maître, à ferrailler,
Nous n'avions pas encor eu le temps de crier,
Et déjà je sentais s'appesantir ma lame,
Quand une femme accourt, criant à fendre l'âme,
Se jette sans trembler parmi les assassins,
Les étonne, et pendant ce temps-là, les voisins

Arrivent à notre aide et les mettent en fuite.
Les lâches! je voulais aider à leur poursuite...
Mais je les avais vus un instant de si près,
Que mes jambes n'ont pas voulu courir après.
Enfin, nous voilà saufs!

DIPHILE.

Et tu ne l'as pas vue?

MÉGILLUS.

Qui?

DIPHILE.

Cette femme.

MÉGILLUS.

Non ; mais je l'ai reconnue.

DIPHILE.

Dis-le donc!

MÉGILLUS.

A son voile.

DIPHILE.

Et c'est?

MÉGILLUS

Précisément
La femme qui me doit une dragme d'argent.

DIPHILE, étonné.

Une dragme?

MÉGILLUS, se ravisant.

Non, rien.

DIPHILE.

La peur le trouble encore.

MÉGILLUS.

(À part.)

Moi, trahir son secret?.,. un secret que j'ignore?...
Jamais!

(Haut.)

Certe, elle peut se vanter à bon droit
De nous avoir tirés d'un dangereux endroit.
C'est qu'il fallait la voir, de ses mains éperdues,
Pour arrèter leurs coups saisir les lames nues!
On ne le croirait pas... Quelle femme! Quel cœur!

DIPHILE.

Allons! un sacrifice à Jupiter Sauveur.
Pharnabaze fournit le taureau, je parie?

PHARNABAZE.

Volontiers.

DIPHILE.

Un taureau blanc, la tête fleurie,
Et la corne dorée. Il faut, lorsque les dieux
Nous protégent, ne pas lésiner avec eux.

PHARNABAZE.

Mais moi qui vous croyais mieux que sceptique, — athée.
Qui vous a converti?

DIPHILE.

Moi? c'est le dieu Protée.

(Bas à Pharnabaze.)

Voici. Quand par hasard quelqu'un me gênera,
Je vous emprunterai votre esclave Barca.

PHARNABAZE, de même.

Vous dites?

DIPHILE, de même.

Je vous dis que si vous voulez suivre
Un excellent conseil, c'est de nous laisser vivre.
Corinthe n'est pas Suze. A Suze, si l'on peut
Écarter qui vous gêne et tuer qui l'on veut,
Ici l'on y regarde à deux fois.

## SCÈNE VII

Les Mêmes, EUTYCLÈS, PASIPHILE.

DIPHILE, à Eutyclès.

Viens donc vite,
Eutyclès! qu'on te voie et qu'on te félicite.
C'est dans ces moments-là qu'on trouve ses amis :
Pharnabaze, inquiet pour tes jours, a promis
Un sacrifice au dieu qui sauverait ta vie.

EUTYCLÈS, à Pharnabaze.

C'est un bon sentiment dont je vous remercie;
Mais mon dieu protecteur, c'est une femme.

DIPHILE.

Eh bien?

EUTYCLÈS.

Je me suis informé, j'ai couru, cherché... Rien?
Envolée!... Et pour comble à ma mésaventure,
Un voile à tous les yeux dérobait sa figure.

DIPHILE.

On la retrouvera, mon cher. En attendant,
Que l'avertissement te serve : sois prudent,
Et songeons à fêter ton retour.
Pharnabaze,
Seigneurs, depuis longtemps nous parle avec emphase
De ses jardins, de ses viviers, de son palais;
Pour nous prouver combien il estime Eutyclès,
Et comme un avant-goût du pieux sacrifice
Qui fumera demain sur un autel propice,
Il nous invite tous à dîner aujourd'hui...
Allons voir comme on dresse une table chez lui.

(A Pasiphile.)

Vous venez?

PASIPHILE.

Tout à l'heure.

## SCÈNE VIII

PASIPHILE, EUTYCLÈS.

PASIPHILE.

Aussi, quelle imprudence!
Du danger que tu cours on te prévient d'avance,
Et tu t'en vas, suivi d'un seul esclave! — Mais
Ton visage est pensif, tes regards sont distraits,
Tu ne me réponds pas... Cette femme peut-être?...

EUTYCLÈS.

Tu la connais?

PASIPHILE.

Moi? non. Je voudrais la connaître...
Ou plutôt non. J'ai peur dans le cas que voici...

EUTYCLÈS.

Peur de quoi?

PASIPHILE.

Si j'étais jalouse?

EUTYCLÈS.

Folle!

PASIPHILE.

Si
Tu l'aimais?

EUTYCLÈS.

Aimer qui? quoi? je ne l'ai pas vue.

PASIPHILE.

Raison de plus. On gagne à rester inconnue:
On devient idéal. L'imagination
S'allume, et fait bientôt naître la passion.

EUTYCLÈS.

Tu rêves.

PASIPHILE.

Parlons donc de toi. C'est qu'il me semble
Qu'on te menace encor, qu'on te frappe... Je tremble,
J'ai beau te regarder, te sentir près de moi,
J'ai là, devant les yeux, leur fer levé sur toi.
Connaître le péril et ne pas t'y soustraire!...
Mais s'ils t'avaient tué, mon Eutyclès?

EUTYCLÈS.

Qu'y faire?
Je serais mort, voilà. Le plus tôt est le mieux.
Est-ce un plaisir si grand que de devenir vieux?

PASIPHILE.

Restent les survivants, Eutyclès. L'égoïste!
Il le sait... c'est pour lui, c'est par lui que j'existe,
Et c'est en souriant qu'il fait face au danger!
C'est sans penser à moi seulement, sans songer
Aux larmes qu'à mes yeux sa mort eût fait répandre.

EUTYCLÈS.

Dans ces cas-là, ma chère, on songe à se défendre,
Et je ne connais pas de moyen plus adroit
Que de serrer sa garde et de riposter droit.

PASIPHILE.

Tu ris? Je ne ris pas, moi! Va, de ton courage
Je trouve le secret écrit sur ton visage...

EUTYCLÈS.

De sorte que, bon gré, mal gré, je suis perdu,
Malheureux que je suis! pour m'être défendu.

PASIPHILE.

La matière est heureuse à railler de la sorte!
Mais qu'une fois enfin ta franchise l'emporte.
Dis-moi que mon amour n'est plus qu'un joug pesant
Que tu portes d'un front lassé, mais complaisant?...
Oh! si je le savais!... Malheureuse insensée!
Mais j'ai lu trop avant au fond de ta pensée,
Et j'ai vu trop de fois tes yeux irrésolus
Se résigner à feindre un amour qui n'est plus!

EUTYCLÈS.

Mais que t'ai-je donc fait, que tu sois si cruelle!
Encore des éclats! encore une querelle!
Et cette fois, peux-tu me dire à quel propos?
N'aurons-nous donc jamais un moment de repos!
Je ne puis pourtant pas, comme un amant novice,
Du matin jusqu'au soir me mettre à ton service,

S'il te plaît de bouder, te demander pardon,
Pour faire un pas, savoir si tu le trouves bon,
Et le reste!... Destin pénible que le nôtre!
Nous aimant, et pourtant malheureux l'un par l'autre,
Et payant chaque jour un instant de bonheur
D'un prix qui nous déchire et nous fausse le cœur.

PASIPHILE.

De la franchise donc, et du courage!... Avoue?

EUTYCLÈS.

Avouer quoi?

PASIPHILE.

Le rouge a coloré ta joue...
C'est assez reculer. Achève. J'ai pitié
Des pénibles aveux que tu fais à moitié.
Va, je suis prête à tout... ose parler, j'écoute.

EUTYCLÈS.

A la bonne heure! Eh bien, malgré qu'il nous en coûte,
Pasiphile, dis-moi, puisqu'un lien si cher
N'a plus assez de fleurs pour en cacher le fer,
Et nous cause bien moins de bonheur que de larmes...
Ne ferions-nous pas mieux, moi, d'oublier tes charmes,
Et toi, de me fermer ces bras, où je ne puis
Qu'empoisonner ta vie au fiel de mes ennuis?

PASIPHILE.

J'avais deviné juste. Il supporte avec peine
Un lien qu'il veut rompre... Il me hait... je le gêne...
Eutyclès! Eutyclès! Est-ce vous que j'entends?

EUTYCLÈS.

Valait-il mieux souffrir et tarder plus longtemps!
Pardonne, Pasiphile, à ma brusque franchise:
Je souffre autant que toi d'un aveu qui te brise...
Je t'aime et je voudrais encor, comme autrefois,
Faire battre ton cœur aux accents de ma voix;
Jamais femme plus belle et plus chère maîtresse
N'a frissonné d'amour sous ma folle caresse,
Et jamais, dans mon cœur, plus heureux souvenir
Ne se sera gravé pour ne plus y mourir.
Sans m'accuser, plains-moi. La flamme inassouvie
D'un désir ignoré, bouleverse ma vie;
Je ne sais quel démon me conduit par la main...
Adieu... Je reviendrai.

PASIPHILE.

Je t'en prie!

EUTYCLÈS.

A demain!

## SCÈNE IX

PASIPHILE, seule.

J'ai voulu tout savoir et j'y suis parvenue.
O désespoir cruel et souffrance inconnue!
Tomber de tout son haut dans cet abaissement
Que creuse sous nos pieds l'abandon d'un amant...

Encor si je pouvais dans ma fierté blessée,
Rencontrer le remède à ma flamme insensée?
Si je pouvais lui rendre, oublieuse à mon tour,
Les mépris dont il ose insulter mon amour?
Mais, pour le trop aimer, je reste sans défense,
Plus sensible à sa perte, hélas! qu'à son offense,
Et toute prête encor à lui rouvrir mes bras...
Va! va! peine perdue! Il ne reviendra pas.
O déesse! pourquoi des passions pareilles!
C'est l'enfer de mes nuits, le poison de mes veilles.
Confiant et jaloux, caressant et moqueur,
Absent, il m'inquiète, et présent, j'en ai peur.
Accepte qui voudra ces amours condamnées!
Pasiphile prétend à d'autres destinées.
Y dussé-je périr! je le veux, ce sera :
Puisque j'aime Eutyclès, Eutyclès m'aimera.
Tous les moyens sont bons, pourvu que j'y parvienne.
Dans son antre j'irai voir la Thessalienne,
Et j'en rapporterai quelque philtre puissant
Qui dans son cœur de glace allumera son sang.

## SCÈNE X

PASIPHILE, DROSÉ, NÉÈRE.

DROSÉ.

Nos soins ont été prompts, et je viens vous instruire
Que l'étrangère est là... Quand faut-il l'introduire?

PASIPHILE.

Sur-le-champ.

(Néère entre. — A part.)

C'est bien elle.

(A Drosé.)

Il suffit. Laisse-nous.

(Drosé sort.)

NÉÈRE.

Pourquoi m'avoir contrainte à revenir chez vous?

PASIPHILE.

Vous-même, ce matin, que veniez-vous y faire?
Je ne vous connais pas... vous êtes étrangère...
Pourquoi m'avoir parlé d'Eutyclès? Quel lien,
Quel qu'il soit, peut unir votre intérêt au sien?
Parlez? répondez-moi?... Depuis votre visite
Le malheur a plané sur ma maison maudite :
La mort a menacé mon Eutyclès, et lui,
Dont la voix m'apaisait, d'ordinaire aujourd'hui
Ne m'a pas dit un mot qui ne fît sa blessure!
Je ne me trompe pas... Je l'ai vu!... ta figure
Rayonne de plaisir sous son air abattu...
Mais que t'ai-je donc fait? et d'où me connais-tu,
Pour venir, sous mes yeux, insulter à mes larmes?
Prends garde! contre toi j'ai peut-être des armes..
Une femme qui souffre est femme à se venger.
— Mais ton nom? ton pays? c'est trop t'interroger.

NÉÈRE.

Madame, épargnez-vous la colère et la haine.
Je m'appelle Néère, et j'arrive d'Athène.

PASIPHILE.

Mais ce grand intérêt pour Eutyclès? Parlez,
Car j'ai hâte.

NÉÈRE.

Je suis la femme d'Eutyclès.

PASIPHILE.

Sa femme? Vous mentez.

NÉÈRE.

Dans l'ombre et le silence,
J'ai pleuré si longtemps sa fuite et son absence,
J'ai si longtemps souffert, j'ai si longtemps prié...
Ah! ne m'outragez pas, madame, par pitié.
Unis depuis deux ans, ce furent deux années
Dont l'ivresse a pour nous mesuré les journées;
Je l'aimais, il m'aimait, et c'était chaque jour
Comme un chaînon de plus rivé sur notre amour;
Il était mon trésor comme j'étais sa joie,
Et les Parques, filant pour nous des jours de soie,
S'étonnaient d'un bonheur si constant et si pur.
Temps heureux! un nuage a terni ton azur;
Mais je vivrais cent ans, que cent ans ma mémoire
De ces jours fortunés saurait encor l'histoire,

Et que leur souvenir, comme un parfum sacré,
Rafraîchirait encor mon pauvre cœur navré.
Ah! si le ciel avait, dans sa bonté profonde,
Pu donner un enfant à ma couche inféconde!
Eutyclès, retenu par l'amour de son fils,
N'eût jamais déserté son seuil ni son pays...
Mais Lucine à mes vœux refusant sa couronne,
Mon mari se lassa d'un bonheur monotone;
Puis il advint qu'un jour — voici bientôt six mois —
Je l'avais embrassé pour la dernière fois.
Pour la dernière fois!.

PASIPHILE, à part.

Sa femme! c'est sa femme!

NÉÈRE.

Eutyclès m'avait fui... Comprenez-vous, madame?
Oh! ne sachez jamais ce que l'on peut souffrir,
Ce qu'on peut supporter de douleur sans mourir!...
J'ai vécu. Je savais Eutyclès à Corinthe;
Mais je n'osais venir, par pudeur et par crainte.
J'y pensais nuit et jour; enfin, je ne rêvais
Que Corinthe, toujours Corinthe, où j'arrivais,
Où mon cher Eutyclès, au souvenir d'Athène,
Pour revenir à moi, brisait enfin sa chaîne...
— Ne vous irritez pas!... je ne savais de vous
Que le nom, et combien vous aimait mon époux. —
Mais quand on me montra la rivale inconnue
Que j'avais espéré vaincre sans l'avoir vue...
Quel triomphe plus beau, madame! Je compris
Qu'Eutyclès fût de vous si follement épris.

Un regard de vos yeux dissipa dans mon âme
Tout instinct de vengeance et tout penser de blâme :
Comment aurait-il fait pour ne pas vous aimer,
Puisque vous avez su, moi-même, me charmer !
Alors je suis venue à vous... Effort suprême !
Vous aimiez mon mari ? mais pas tant que je l'aime,
Et peut-être, au récit de ma longue douleur,
Ma confiance en vous toucherait votre cœur.
Mais à son nom, tombé de ma lèvre fatale,
Vous n'avez voulu voir en moi qu'une rivale,
Et m'accablant du poids de votre inimitié,
J'ai trouvé la colère au lieu de la pitié.

PASIPHILE.

Mais au sortir d'ici, que prétendiez-vous faire ?
Voir Eutyclès ? vous plaindre ? et l'entraîner ?

NÉÈRE.

Me taire ;
Et, ses jours arrachés au péril, dès demain,
Pour regagner mon seuil, me remettre en chemin.

PASIPHILE.

(A part.)
Elle !... je m'en doutais.
(Haut.)
Cette femme voilée ?...

NÉÈRE.

Ah ! que n'ai-je trouvé la mort dans la mêlée,
La mort qui seule peut me guérir !

PASIPHILE.

C'était vous!

NÉÈRE.

N'avais-je pas le droit de sauver mon époux?...
De vous le conserver! Mais, je vous le répète,
Madame, il ne faut pas que je vous inquiète;
Je pars, et je pars seule, emportant mon secret,
Car s'il vous aime, un jour ou l'autre il reviendrait.

Pauvre maison déserte, hélas! et regrettée,
Pour venir jusqu'ici pourquoi t'ai-je quittée?
Loin de nous, il est vrai qu'Eutyclès avait fui;
Mais, s'il n'était plus là, tu me parlais de lui.
Chaque objet pour mes yeux évoquait son image,
Tout y gardait la trace encor de son passage...
Et je ne sais pourquoi, plus ils nous sont amers,
Plus ces souvenirs-là nous restent toujours chers.
Qui sait d'ailleurs? un jour, à force de l'attendre,
Les dieux peut-être auraient fini par me le rendre,
— Les dieux sont tout-puissants! — tandis que désormais,
D'Eutyclès qui m'échappe oubliée à jamais,
Je sentirai s'aigrir ma douleur irritée...
O ma pauvre maison, pourquoi t'ai-je quittée!

Mais on espère, on croit réussir, et l'on part...
Puis, quand le repentir arrive, il est trop tard.
C'est qu'on se lasse, aussi, des larmes que l'on pleure!
C'est que les jours sont longs, comptés heure par heure,

Et qu'on a beau vouloir, le courage à la fin
Vous abandonne... et vous vous mettez en chemin.

PASIPHILE.

Pauvre femme!

NÉÈRE.

Plaignez, oui, plaignez ma misère.
Je regagne sans lui le foyer solitaire
Où j'avais espéré ramener mon époux;
Mais je m'étais trompée, et je comptais sans vous.
Délaissée avant l'âge et veuve avant la tombe,
L'épreuve a dépassé ma force et j'y succombe...
Et désormais pourtant, il faut, sans me lasser,
Reprendre cette vie et la recommencer.

PASIPHILE, à part.

Si jeune! à la vertu la beauté réunie!
Fidèle à son amour quand même! — Il l'a trahie...
Et j'ai cru m'attacher par des nœuds éternels
Cet Eutyclès parjure aux serments des autels?
C'est sa femme, elle a droit à toute sa tendresse,
Et déjà, presqu'enfant encore, il la délaisse...
Hélas! que ferait-il de moi?... Mais sans pitié,
Écrasant de mépris mon cœur sacrifié,
Il rirait, dans les bras d'une autre, de mes larmes!...
Jamais!

(Regardant Néère.)

Elle plutôt... Tant d'amour! tant de charmes!
Déjà si malheureuse, et si jeune pourtant!
Ah! s'il m'aimait?... Mais non. Son esprit inconstant

Cherche déjà l'anneau par où briser sa chaîne;
Je le verrais demain me trahir... Qu'il l'emmène!
Athène est loin d'ici. De leur bonheur, du moins,
Mes yeux, mes yeux jaloux ne seront pas témoins.

(A Néère.)

Soutenez mon courage! et pour qu'il s'accomplisse,
Précipitons l'instant fatal du sacrifice.
— Me pardonnerez-vous si je renonce à lui?

NÉÈRE.

Vous y consentiriez pour moi?

PASIPHILE.

Dès aujourd'hui,
Dès maintenant.

NÉÈRE.

Mais lui? Si vous lui restez chère,
Si son cœur est fermé pour la triste Néère,
S'il ne vous quitte un jour que pour vous revenir...
A quoi m'aura servi de le reconquérir?

PASIPHILE.

Et s'il n'en avait point, depuis vous, aimé d'autre?
S'il n'avait dans le cœur qu'un souvenir, le vôtre?...
Vous ne me croyez pas?

NÉÈRE.

Comment croire, en effet,
A cet amour unique, après ce qu'il a fait?

PASIPHILE.

Que de fois j'ai voulu dans son âme oppressée,
Pour le consoler mieux, surprendre sa pensée!...
Votre histoire en deux mots m'a livré son secret.
Le mal qui le dévore...

NÉÈRE.

Eh bien?

PASIPHILE.

C'est le regret,
C'est le remords, la honte... Et moi, dont ce mystère
Éveillait les soupçons, rivale involontaire,
— Car je ne savais rien — Néère, c'était vous
Que maudissaient de loin mes blasphèmes jaloux!
Mais vous aurez pitié de moi malgré mon crime...

NÉÈRE.

Eh! n'en êtes-vous pas la première victime?

PASIPHILE.

Un rêve que j'ai fait, mais il faut s'éveiller.
Si j'étais sûre encor de pouvoir l'oublier!
Néère, ces deux ans de félicité douce
Lorsque vous vous aimiez d'un amour sans secousse,
Comme vous avez dû les trouver bons et courts;
Et cependant, deux ans, deux ans! c'est bien des jours.
Je vous les envierais, mais je n'en suis pas digne...
— Autres soins. N'avez-vous que ce costume?

NÉÈRE.

Un signe,
Et ma suivante arrive. Elle est là, sur le seuil.

PASIPHILE.

Bien. Car le temps n'est plus de ces voiles de deuil.
Il nous faut l'éblouir. — Parez-vous, soyez belle,
Triomphez aujourd'hui de ce cher infidèle,
Et qu'il tombe de joie et d'ivresse à vos pieds,
Comme en ces jours heureux que vous me racontiez.
(Montrant la porte de son appartement.)
Entrez ici.
(Appelant.)
Myrrhine! Amenez-nous la femme
Qui, lorsqu'elle est venue, accompagnait madame;
Chez Eutyclès ensuite, allez le prévenir
Que je l'attends ici.
(Myrrhine sort.)
Néère, il va venir...
Écartons avec soin tout présage funeste.
J'ai fait ce que j'ai pu. Le ciel fera le reste.
(Daphné entre et suit Néère dans l'appartement de Pasiphile.)

## SCÈNE XI

PASIPHILE, seule.

S'il l'aime? Mais j'en suis certaine. Je comprends,
Jusque dans nos transports, ses airs indifférents.
Il gardait, malgré lui, dans le fond de son âme
Le constant souvenir de Néère, sa femme.

Le songe du plaisir est enivrant, mais court:
C'est un enchantement ; mais comment rester sourd,
Quand chaque nuit nous coûte un réveil plus pénible,
Aux échos regrettés de cet amour paisible
Qui, toujours confiant et toujours radieux,
Toujours pur, n'avait rien à demander aux dieux!

Pudeur! Honnêteté! quelle force inconnue
Avez-vous? que chacun s'émeuve à votre vue,
Et que, sans résister, le vice triomphant
Rougisse et se soumette à la voix d'une enfant!
Pourquoi ne peut-on pas recommencer sa vie?
Au lieu de cet éclat trompeur que l'on m'envie,
Pourquoi n'ai-je pas eu, dans un coin retiré,
Près d'un mari que j'aime, un bonheur ignoré!...
Mais je laisse courir ma pensée hasardeuse...
Comme si j'étais faite encor pour être heureuse!
— C'est le pas d'Eutyclès...

## SCÈNE XII

PASIPHILE, EUTYCLÈS.

EUTYCLÈS.

Vous m'avez fait mander?

PASIPHILE.

Une bonne nouvelle. Et j'ai cru sans tarder
Devoir vous en instruire.

EUTYCLÈS.

Une bonne nouvelle?
La chose est assez rare et vaut qu'on nous appelle.

PASIPHILE.

Vous vous plaigniez de mon caractère? Entre nous,
Désormais, plus d'humeur ni de soupçons jaloux
— Par quel moyen? — J'hésite encore quand j'y pense;
Mais je compte obtenir, du moins, pour récompense,
Votre estime, Eutyclès, et votre amitié.

EUTYCLÈS.

Mais
Mon amitié, pourquoi? quand mon amour...

PASIPHILE.

Jamais!
Votre femme, Eutyclès, votre femme?

EUTYCLÈS.

Ma femme!
Qui t'a si bien instruite? Et quelle langue infâme,
Osant traîner ici ce nom cher et sacré,
A connu mon secret et te l'a déclaré?

PASIPHILE.

Elle-même.

EUTYCLÈS.

Comment! Néère?

PASIPHILE.

Je l'ai vue.

EUTYCLÈS.

Où donc?

PASIPHILE.

Ici. C'est elle encor qui, dans la rue,
Repoussant de ses mains le fer levé sur vous,
Au péril de sa vie a sauvé son époux.

EUTYCLÈS.

Elle! et je ne l'ai pas reconnue! — O Néère,
Que mon sang devant toi n'a-t-il rougi la terre!
Combien de cette mort je rendrais grâce aux dieux,
Car c'est ta main, du moins, qui m'eût fermé les yeux.

PASIPHILE.

Plus heureux, dans ses bras le devoir vous appelle,
Le devoir... et l'amour.

(Étonnement d'Eutyclès.)

Oui, quittez-moi pour elle...
C'est moi qui vous en prie...

EUTYCLÈS.

Il faut, en vérité...

PASIPHILE.

Elle vous redira ce qu'elle m'a conté :

Ses larmes, ses espoirs trompés, son long supplice...
Vous comprendrez alors pourquoi mon sacrifice,
Et peut-être aurez-vous, plus tard, un souvenir
Pour celle dont la main cherche à vous réunir.

EUTYCLÈS.

Pasiphile, merci ! — Mais je suis si coupable !
Croyez-vous qu'à ses yeux je reste pardonnable ?
Elle doit me haïr... Comment la désarmer?

PASIPHILE.

Votre femme, Eutyclès, ne sait que vous aimer.

EUTYCLÈS

Mais..,

PASIPHILE.

Elle est là.

EUTYCLÈS, avec éclat.

Néère !

## SCÈNE XIII

PASIPHILE, EUTYCLÈS, NÉÈRE.

NÉÈRE.

Eutyclès!... Il m'appelle.

EUTYCLÈS.

(Il se jette aux pieds de Néère, qui le retient et le presse dans ses bras.

Me pardonneras-tu?

NÉÈRE.

Je t'aime.

EUTYCLÈS.

C'est bien elle!
Plus chère qu'autrefois, belle comme toujours...
Les Destins me gardaient donc encor d'heureux jours.

PASIPHILE.

(A part.) (Haut.)
Seule à plaindre! — A présent que je suis inutile,
Soyez heureux, adieu!

NÉÈRE.

Votre main, Pasiphile.
Le Ciel vous voit, vous juge, et je vous dis merci.

## SCÈNE XIV

Les Mêmes, PHARNABAZE, PARIS, POLÉMON, DÉMÉTRIUS, DIPHILE.

DIPHILE, fendant la foule.

Un dîner n'attend pas. Que faisons-nous ici?

PARIS, à demi-voix.

Du fruit nouveau, Diphile.

DIPHILE, de même.

En effet!... Qu'est-ce à dire?

PARIS, de même.

Les temps sont arrivés. Je regarde, et j'admire.

PHARNABAZE, de même.

Un interrègne? A qui le trône?

PARIS, de même.

Curieux!

DIPHILE, de même.

Cette femme m'intrigue...

(Il reconnait Néère.)

En croirai-je mes yeux!

(Aux autres courtisans.)

Sa femme!

PARIS, de même.

La vraie?

DIPHILE, de même.

Oui.

PHARNABAZE, de même.

Bataille !

PARIS, de même.

Mariage
Plutôt. Regardez-les.

(Mimant un salut ironique à l'adresse d'Eutyclès.)

Au revoir !

PHARNABAZE, de même.

Bon voyage !

PARIS, à demi-voix

En rang, les candidats !

TOUS, de même.

Moi ! moi !

PASIPHILE, comme s'arrachant à une préoccupation pénible.

La table est prête,
Disiez-vous ?

DIPHILE.

Nous venons vous chercher. Une fête
Merveilleuse ! On entend la musique d'ici.

PASIPHILE.

Partons donc.

(A Diphile.)

Votre bras?

(Diphile, tout fier, promène autour de lui des regards enchantés.)

PHARNABAZE, à Diphile.

Mes compliments.

DIPHILE.

Merci.

FIN DU CHEMIN DE CORINTHE

# L'HEURE DU BERGER

COMÉDIE EN UN ACTE

## A MADEMOISELLE AUGUSTINE BROHAN

Mademoiselle,

Un journal s'étant rencontré, qui a marié nos deux noms au bas de cette petite comédie, l'erreur s'est répandue, et vous avez bel et bien passé pour ma complice.

La pièce ne pouvait qu'y gagner; mais la supposition vous aura peut-être déplu. C'est donc à titre de réparation que je vous en offre la dédicace. De cette manière, en reprenant la responsabilité de mon œuvre, je lui laisse, avec votre nom, les chances heureuses de son premier baptême.

ARMAND BARTHET.

Septembre 1861.

## PERSONNAGES

—

MARIANNE.

PAUL.

LE VICOMTE.

LE CHEVALIER.

M. DE LUSSAN.

ROSINE.

Vers 1780, chez Marianne. — Riche salon Louis XVI.

# L'HEURE DU BERGER

## SCÈNE PREMIÈRE

MARIANNE, ROSINE.

MARIANNE.

Quel air me trouves-tu ce matin?

ROSINE.

Mais, madame, comme toujours... l'air d'une femme qui n'a qu'à vouloir pour faire tourner toutes les têtes.

MARIANNE.

Tu n'y es pas. Que les têtes de ces messieurs tournent plus ou moins, elles sont assez girouettes pour le faire au plus petit vent, et il n'y a pas grand triomphe à tirer de là. Je te demande si j'ai l'air brave, décidé, superbe... l'air

enfin de ce que je veux être? C'est que, vois-tu, Rosine, j'ai pris une résolution héroïque : je me suis plaidé à moi-même le pour et le contre, j'ai pesé, jugé, apprécié les choses, et me voilà armée de pied en cap contre ceux qui voudraient ne pas être de mon avis. — Tu connais monsieur de Lussan?

ROSINE.

Ce pauvre monsieur de Lussan! je ne vous aurais pas cru si méchante. Il vous aime, il vous le dit, il fait mille folies... Vous l'agacez, vous lui mettez l'eau à la bouche... et vous le plantez là — comme une épingle.

MARIANNE.

Et tu le crois désespéré? Dieu! que tu ne les connais guère! C'est pour cela que, la semaine dernière, il est entré par la fenêtre chez je ne sais plus quelle bourgeoise, dont le mari s'est fâché et a fait un gros scandale. — Pour en revenir à ma résolution, ton monsieur de Lussan a voulu me prouver qu'il n'était pas possible que je tinsse contre ses assauts, et que je serais forcée de revenir à lui par réflexion. En conséquence, il m'a tant priée et suppliée que je lui ai accordé la quinzaine. C'est aujourd'hui que la quinzaine expire. Il a été fidèle à nos conventions en ne paraissant pas ici une seule fois durant l'armistice; j'y serai fidèle de mon côté en le recevant dès qu'il se présentera. Tant pis pour lui, si je vais rembarrer tout à plat ses brûlantes protestations.

ROSINE.

Tout de bon?

MARIANNE.

Est-ce ma faute? J'y ai mis de la bonhomie... j'ai voulu me monter la tête; impossible! Et lui donc? est-ce qu'il m'aime!

ROSINE.

Oh! madame, en pouvez-vous douter? Un homme qui voulait vous couvrir de diamants!

MARIANNE.

Vous voilà bien, vous autres, qui ne sauriez imaginer qu'un nabab eût le nez mal fait, uniquement parce qu'il est nabab, et que ses poches sonnent l'or. Monsieur de Lussan est riche, et il en tire vanité; un défaut dont tu fais une vertu.

Ah! l'amour, l'amour!... Je me trompe peut-être, mais il me semble que c'est tout autre chose que ces babillages élégants et ces petites pierres luisantes, et que nous courons grand risque, nous autres pauvres femmes qui effeuillons notre cœur sans songer, de mourir sans nous douter seulement de ce que veut dire ce mot — l'amour! — dont nous parlons à toute heure et dont nous essayons tous les jours.

ROSINE.

On entre... Par ma foi! vous allez en découdre, car je le reconnais à son pas; c'est bel et bien monsieur de Lussan.

MARIANNE.

Tes oreilles ont plus de mémoire que mon cœur.

## SCÈNE II

### MARIANNE, MONSIEUR DE LUSSAN.

MONSIEUR DE LUSSAN.

J'étais d'une impatience à compter les minutes. Ma quarantaine expire ce matin même, et je viens, plus empressé que jamais, ma très-belle et toujours très-chère Marianne, entendre l'arrêt définitif qui doit me juger sur appel. Vous ne serez pas inexorable... j'y compte.

MARIANNE.

Monsieur de Lussan, les femmes ne sont décidément pas si légères qu'elles en ont la réputation?

MONSIEUR DE LUSSAN.

J'en étais sûr... je vous retrouve.

MARIANNE.

Halte-là! s'il vous plaît. Qu'est-ce que je vous disais, voici quinze jours?

MONSIEUR DE LUSSAN.

Que sais-je?... Vous étiez féroce ce soir-là. En résumé, vous aviez essayé de m'aimer, et vous ne pouviez pas me souffrir.

MARIANNE.

Vous exagérez. Tout uniment, j'avais compris que nous étions tous les deux sur le point de conclure un marché de dupes, et qu'il était honnête de le rompre.

MONSIEUR DE LUSSAN.

C'est que vous dites cela d'un sérieux!...

MARIANNE.

J'en reviens à mon commencement : — Les femmes sont moins légères qu'on ne croit ; — la preuve, c'est que mon opinion, loin de changer, s'est accrue, et que je vous répéterai aujourd'hui ce que je vous disais il y a quinze jours...

MONSIEUR DE LUSSAN.

Arrêtez!... et écoutez-moi. Je ne vous recommencerai pas des protestations mille fois faites ; elles sont là, toutes vivantes dans mon cœur, et toutes brûlantes sur mes lèvres ; mais votre mémoire n'a pas encore eu le temps de les oublier. Je vous dirai seulement que je vous aime, que mon amour pour vous est de la passion, et que d'un mot — ce

mot que je vois pointer là entre vos petites dents nacrées, et que vous devriez bien étrangler au passage — vous allez faire de moi le plus désolé des hommes.

MARIANNE.

Mais puisque je vous dis que je ne vous aime plus!... et quand je dis « plus! » c'est une concession que je fais à notre semblant de liaison. Voyons, monsieur de Lussan, en bonne franchise, est-ce que vous ou moi, nous sommes capables d'éprouver véritablement, une pauvre et unique minute, ce que vous exprimez si bien — parce que vous le savez par cœur.

MONSIEUR DE LUSSAN.

Vous êtes d'une bizarrerie désespérante avec vos idées.

MARIANNE.

Tenez, monsieur de Lussan, j'ai tant pensé à vous, et vous avez si fort songé à moi, qu'il n'est bruit — et je n'y suis pour rien — que de vous et de vos aventures...

MONSIEUR DE LUSSAN.

Je démentirai...

MARIANNE.

Chut! et que moi, les oreilles farcies de vos équipées, je n'ai pas eu l'idée de le trouver mal et d'en éprouver le moindre déplaisir!

MONSIEUR DE LUSSAN.

Allons! il faut en prendre son parti. J'étais venu, confiant dans un amour que je croyais en meilleur chemin, et il se trouve que j'ai affaire à une coquette endurcie, bien aise de me distiller goutte à goutte l'amertume de ses dédains.

MARIANNE.

Vous allez, vous allez... et vous vous emportez tout seul.

MONSIEUR DE LUSSAN.

Ce n'était pas la peine, madame, de me tenir quinze jours un pied dans le fossé, pour m'en tirer de cette façon-là.

MARIANNE.

C'est vous qui l'avez voulu, monsieur de Lussan, vous-même, et c'est mal avisé à vous de m'en faire le reproche.

MONSIEUR DE LUSSAN.

On ne se conduit pas de la sorte. Vous me condamnez, sur une lubie, à un excès d'humiliation auquel je suis peu fait.

(Il frappe violemment le parquet du bout de sa canne.)

MARIANNE.

J'en rends grâce à vos bonnes fortunes, et j'en plains votre pauvre canne, que vous allez briser — infailliblement.

MONSIEUR DE LUSSAN.

Soit, madame!... mais prenez-y garde! On ne se moque pas ainsi d'un homme de ma sorte... et le moins qu'il puisse arriver...

MARIANNE.

Des menaces! Fi! monsieur de Lussan. Je croyais que vous vous seriez contenté d'égratigner mon tapis.

MONSIEUR DE LUSSAN.

C'est vrai, Marianne, j'ai tort; mais peut-être ne verrez-vous là-dedans qu'une exaspération bien pardonnable, et qui vous prouve, une fois de plus, la passion folle que j'ai pour vous.

MARIANNE.

J'y verrai, s'il vous plaît, monsieur, une colère de mauvais goût et de mauvais augure, peu faite, vous en conviendrez, pour me déterminer à revenir d'une résolution plus irrévocable maintenant que jamais.

MONSIEUR DE LUSSAN.

Adieu, madame... j'aurais dû comprendre plutôt. Ce petit cœur, fécond en caprices, aura poussé quelque blondin en pleine sève, contre lequel j'ai eu tort de vouloir lutter, mais pour lequel j'aurai « le bon goût » de faire tous les vœux que tout à l'heure je réservais pour moi. — Adieu, madame.

MARIANNE.

La plus humble de vos servantes, monsieur. (Seule.) Enfin !

## SCÈNE III

### MARIANNE, ROSINE.

ROSINE.

Madame... c'est qu'il s'en va.

MARIANNE.

Je l'espère bien.

ROSINE.

Est-ce que nous ne le verrons plus?

MARIANNE.

Fi ! Un butor qui s'emporte !... J'ai vu la minute où il allait tout mettre en morceaux chez moi.

ROSINE.

Il est parti d'une furie !... Je ne voudrais pas être de ses laquais.

MARIANNE.

Le vilain être ! Et voilà à quoi j'irais me condamner ! Non, mille fois, et je suis convertie à jamais.

Oui, Rosine, très-décidément, j'ai assez de cette vie menteuse et sans amour, où l'on jette sa jeunesse comme dans un gouffre, et — vrai comme il fait jour — je renonce à toutes ces intrigues qui me laissent le cœur vide et triste comme un appartement démeublé.

ROSINE.

S'il pleuvait, madame, ou s'il faisait brouillard, je vous comprendrais à moitié. Mais, par ce beau soleil ! Est-ce que vous parlez sérieusement ?

MARIANNE.

Mes réflexions sont faites et ma résolution est prise. Je veux vivre pour moi, à ma guise, et ne plus jouer l'amour que dans mes rôles, en belles rimes bien riches, et en belles cadences bien peignées ; j'en serai plus heureuse et j'en deviendrai meilleure. A force de dépenser son cœur en détail, on finit par se ruiner tout à fait ; et un beau jour, si l'on veut compter le reste de son trésor, en rassemblant de ci, de là, ce que l'on n'a pas jeté au diable, c'est à peine s'il vous reste de quoi aimer une guenon ou un perroquet.

ROSINE.

Déjà vieille fille ! vous sautez à pieds joints sur bien des almanachs. Dieu ! si Paris vous entendait !

MARIANNE.

Paris n'y croirait pas, et c'est là ce qui m'exaspère.

ROSINE.

Mais les coulisses de la comédie vont porter le deuil de votre austérité.

MARIANNE.

Le grand mal, quand une fois par hasard, et en dépit de l'opinion, il serait prouvé qu'une actrice peut avoir — ou ravoir — de la vertu!

ROSINE.

C'est fort bien dit. Mais... voyez-vous, madame, si vous avez réfléchi quinze jours pour renvoyer monsieur de Lussan, moi, j'ai passé un grand quart d'heure à me demander pourquoi.

MARIANNE.

Et tu as trouvé?

ROSINE.

Peut-être. Dans la foule des adorateurs...

MARIANNE.

Oblige-moi de ne m'en plus parler; ils m'ennuient.

ROSINE.

Bon! en général; mais il y en a quelques-uns... Monsieur le vicomte, par exemple?

MARIANNE.

Le second tome de monsieur de Lussan.

ROSINE.

Et monsieur le chevalier?

MARIANNE.

Je te le donne.

ROSINE.

Merci. Aux derniers les bons. — Et monsieur de Flagey?... Quoique vous n'en ayez pas ouvert la bouche de toute la matinée, est-il bien sûr que vous ne l'aimiez point? et vous croyez-vous bien certaine de ne point voir passer son personnage dans les rêves de votre solitude? Il vous aime, celui-là, et vous l'aimez, ne vous en déplaise; — et si vous tenez absolument à vivre de racines, voilà un ermite fait tout exprès pour peupler votre Thébaïde.

MARIANNE.

Ta ta ta! comme tu cours, et comme tu vas sans savoir où! Monsieur de Flagey ne m'a jamais soufflé mot de cet amour prétendu.

ROSINE.

C'est cela même, et je n'en veux point d'autre preuve. Les bouquets et les madrigaux s'achètent tout faits. Mais ce qui ne s'achète pas et qu'il vous apporte, c'est son em-

barras, son indécision, son trouble, symptômes si éloquents, que ni vous ni moi ne nous y sommes trompées une minute.

MARIANNE.

Bah! il m'aime... M'aime-t-il? Il est si rare de savoir aimer! — Mais laisse-moi, Rosine, j'ai besoin d'être seule.

ROSINE.

Surtout, madame, ne vous avisez plus d'idées noires. C'est toujours moi qui paye les pots cassés de votre mauvaise humeur.

## SCÈNE IV

MARIANNE, *seule.*

Les hommes! jolie création! tout mensonge et tout égoïsme. Ça se lève, ça bâille, ça s'enrubanne, ça se mire et ça met le nez au balcon. S'il fait soleil: « Mes chevaux! » et crac! à Versailles ou à Trianon. S'il pleut: « Ma chaise! » et les voilà promenant de ruelle en boudoir leurs manchettes, leurs sourires et leurs jolis mots. Bien sots les oisifs qui passent ainsi leur temps, et bien plus sottes mille fois les femmes qui se laissent séduire à ces petits airs de flûte en poudre et en talons rouges. Et cependant — ce que c'est que de nous! — toutes, nous avions un cœur fait pour aimer, un cœur fait pour battre de vraies pulsations, et pour rendre en bonheur ce qu'on nous aurait donné en amour. Mais non, ces messieurs ont changé tout cela, se sont avisés de remplacer l'amour par le bel esprit, et de nous entrer

dans le cœur par la tête. — A votre aise, messieurs; pour moi, je suis la très-humble servante de vos rébus, et je ferme résolûment ma porte à vos fanfreluches et à vos caquets. — Après dix ans de cette vie-là, plus ou moins, monsieur le comte épouse une ingénue et fait souche; monsieur le chevalier est épousé par une veuve et achète un régiment; monsieur l'abbé devient évêque et dit sa messe en grand pontificat. Nous, pauvres femmes, nous demeurons sur le champ de bataille, vieillies et dédaignées, et nous payons les frais de la guerre. — Halte! s'il vous plaît. Et moi aussi, je veux tirer mon épingle du jeu. Il en est encore temps, je serai aimée, mais là, aimée véritablement, aimée jusqu'au mariage, s'il le faut. — Au fait, et pourquoi pas? Je ne suis pas noble, je suis jeune; je ne suis pas riche, je suis belle. Voilà ma fortune et mon blason. D'ailleurs, qu'ai-je besoin d'être riche? Je marcherai à pied, c'est si bon sur un pavé sec; je porterai des robes de toile, c'est moi qui habillerai mes robes; et je monterai deux étages de plus, une occasion pour montrer ma jambe, que j'ai belle. — Le joli projet, et comme il me sourit! Pauvre, joyeuse, aimée... ce rêve-là me donne des ailes, et je voudrais déjà me voir débarrassée de tout ce clinquant et de toutes ces friperies.

## SCÈNE V

MARIANNE, ROSINE.

ROSINE.

Madame, une lettre.

MARIANNE.

Quelque nouvelle impertinence en prose libertine... Rosine, jette-la au feu.

ROSINE.

Sans savoir de qui elle vous vient?

MARIANNE.

Quelque marquis de trois étoiles bien ridicule et bien fat! Brûle, brûle toujours : nous devinerons après, et peu importe que nous nous trompions.

ROSINE.

Je ne saurais dire pourquoi, mais je trouve à cette lettre une tournure honnête qui m'intéresse, et avant de la brûler...

MARIANNE.

Tu m'impatientes. Décachète-la si le cœur t'en dit, déchiffre, si tu peux, le nom qui est au bas et débarrasse-moi de tes homélies. (Rosine décachète la lettre et la déplie.) Rosine, que t'a-t-on donné pour être si éloquente?

ROSINE.

Madame, je vous jure bien...

MARIANNE.

Tais-toi plutôt; je ne t'interroge plus. C'est mentir deux fois que mentir inutilement.

ROSINE.

Vous pouvez m'en croire, madame; car c'est justement pour être arrivé sans autre recommandation que lui-même, que ce billet m'a séduite. — Le voilà ouvert; voulez-vous regarder?

MARIANNE.

Lis toi-même.

ROSINE.

Paul... de...

MARIANNE.

Paul de Flagey?

ROSINE.

C'est cela même, et en toutes lettres, quoiqu'un peu griffonné. — Maintenant, au feu, mon gentil poulet.

MARIANNE.

Rosine, donne-moi cette lettre. Une fantaisie me prend de savoir si monsieur de Flagey a de l'esprit au bout de sa plume.

ROSINE.

Très à coup sûr il en a, et du meilleur, je vous en réponds. — Votre servante, madame; je vous laisse en bonne compagnie.

## SCÈNE VI

MARIANNE, seule.

J'ai presque peur devant cette lettre. Oui, je l'aurais aimé; oui, je l'aimerais! — Presque un enfant, beau

comme un rêve, et sachant encore rougir. S'il m'aimait, celui-là ! Allons donc ! dans ce monde-là, à vingt ans, on est déjà revenu de tout, et bientôt, si ce n'est déjà fait, il sera ce que sont les autres, un fat et un débauché. — Mais voyons un peu de son style, et à quelle divinité de l'Olympe il me compare pour la mettre galamment à mes pieds.

« Mademoiselle,

» Je suis allé avant-hier chez vous, et aussi hier, bien » décidé à vous ouvrir mon cœur. Chaque fois, j'ai eu le » bonheur d'être reçu par vous, et chaque fois, ayant l'occa- » sion si belle, toute ma volonté s'est trouvée impuissante » à me faire exprimer ce que je voulais vous dire.

» Je vous aime, mademoiselle ; voilà mon secret en trois » mots, et je n'ai même pas pu les écrire sans trembler.

» Maintenant que l'aveu est fait, je me présenterai chez » vous, et ce sera à vous de me dire si j'ai fait un rêve im- » possible. Mais point de raillerie, mon amour est sérieux ; » point de coquetterie, j'en souffrirais trop. Soyez aussi » franche que moi, et parlez-moi comme je vous écris.

» Paul de Flagey. »

Voilà une lettre simple comme bonjour. Je ne suis là dedans ni déesse, ni même reine, et l'on n'y trouverait pas la moindre pointe ni le plus petit mot précieux. Singulier garçon ! Où donc a-t-il appris le monde, pour dire ainsi tout uniment les choses ? — Fi ! pas même du papier ambré. — Allons, cette fois, vous voilà condamnée, et puisque Rosine n'est plus ici pour vous défendre... (Elle déchire la lettre.) Il m'aime cependant, je le crois ; mais comment m'aime-t-il ? S'il m'aimait comme je suis là,

sans fard, sans oripeaux, sans le piédestal de la scène et le mystère irritant des coulisses! C'est une épreuve à tenter, et je la tente. Tout à l'heure, je voulais vivre heureuse, et je voulais un mari? Voilà mon mari de tout à l'heure, et la première page du roman que je feuilletais à part moi. Nous verrons bien! Venez-y maintenant, monsieur de Flagey; me voici prête à vous recevoir, et nous allons batailler de la bonne façon.

## SCÈNE VII

MARIANNE, LE CHEVALIER.

ROSINE.

Monsieur le chevalier de Longepierre.

MARIANNE.

Je m'enferme. Excuse-moi près de lui, Rosine.

LE CHEVALIER.

Trop tard, trop tard, belle enchanteresse. Vous y êtes, puisque je vous vois, et vous me recevrez, puisque je vous sais seule, et qu'à le prendre au pire, je ne puis être qu'ennuyeux, faute de pouvoir être indiscret. — Je viens de rencontrer monsieur de Lussan. La sotte figure!... Il m'a mis au fait en deux mots, et j'accours vous féliciter.

MARIANNE.

Grand Dieu! chevalier, comme vous entrez chez les

gens ! Vous vous croyez toujours en campagne et à l'assaut d'une redoute.

LE CHEVALIER

Si c'est un compliment, je vous en remercie ; si c'est un reproche, je vous pardonne. Vous savez que je suis le très-humble serviteur de votre personne et de vos caprices.

MARIANNE.

Pas autant que vous dites, puisque vous êtes ici malgré moi.

LE CHEVALIER.

Ah ! nous ne sommes pas au bout. J'entends bien encore, et malgré vous, puisque ce cher de Lussan a décidément échoué, vous dire que je vous aime un peu plus aujourd'hui qu'hier, un peu plus tantôt que ce matin, et vous demander jusqu'à quand vous aurez assez peu de pitié pour me laisser le cœur à l'envers.

MARIANNE.

Prenez tout doucement votre cœur et retournez-le à l'endroit ; car voyez-vous, chevalier, si d'heure en heure je vous parais plus aimable, d'heure en heure il me prend de furieuses démangeaisons de vous trouver insupportable, et de vous le dire tout à plat.

LE CHEVALIER.

Ceci est de la coquetterie, et vous ne m'y prendrez pas.

MARIANNE.

C'est de la franchise, et je ne veux point vous y prendre.

LE CHEVALIER.

Cœur de rocher!

MARIANNE.

Un rocher, c'est cela. Une citadelle, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Vous avouez donc?

MARIANNE.

Quoi?

LE CHEVALIER.

Que vous aimez quelqu'un.

MARIANNE.

Expliquez-vous un peu, s'il vous plaît, et daignez mettre vos rébus à la portée de mon intelligence.

LE CHEVALIER.

C'est bien clair. Une citadelle ne se défend que si on y a mis garnison. Or, la garnison d'un cœur, c'est un amant.

MARIANNE.

Peste du jargon! Moi qui vous écoutais et qui cherchais à comprendre!

LE CHEVALIER.

Ah! cruelle entre les cruelles, quand pourrai-je me venger de vous! — Étiez-vous hier à l'Opéra?

MARIANNE.

Pas que je sache.

LE CHEVALIER.

Mais vous êtes au fait de l'histoire?

MARIANNE.

Quelle histoire?

LE CHEVALIER.

Allons donc! il n'est pas Dieu possible! une histoire dont vous êtes l'héroïne, et qui a fait tirer l'épée à M. de Guiseuil.

MARIANNE.

Monsieur de Guiseuil?

LE CHEVALIER.

Oui; un excellent garçon, mais un peu avantageux. Cette fois, sa fatuité lui a coûté cher, et le voilà sur son lit pour plus de six semaines.

MARIANNE.

Je vous en prie, chevalier... je suis sur les épines.

LE CHEVALIER.

Monsieur de Guiseuil parlait de vous, et en disait... toute sorte de bien...

MARIANNE.

Je comprends.

LE CHEVALIER.

Mais ce bien-là déplut à un petit jeune homme, qui l'écoutait d'aventure, et qui prit mal les galanteries de monsieur de Guiseuil. Voilà l'histoire. — Ma foi ! chère belle, tant pis pour vous ! mais ce héros-là vous a fait plus de tort que je ne saurais dire. On a des... défenseurs — mais il y faut du savoir-vivre. Un petit monsieur que personne ne connaît ! un premier venu ! Tout Paris en jase, et vous prête, comme de raison, une aventure avec le petit monsieur.

MARIANNE.

Mais je tombe des nues ! Que voulez-vous dire ? Par grâce, chevalier, mettez les points sur vos i, et apprenez-moi...

LE CHEVALIER.

Laissez-moi le temps. Je vous le répète, ma reine, si vous n'y prenez garde, ces gens-là vous feront du tort.

MARIANNE.

Mais le nom, chevalier, le nom ?

LE CHEVALIER.

Le nom du petit bretteur?... Attendez donc... Ma foi ! je l'ai un peu oublié... Un de ces hommes dont on n'a jamais rencontré le visage... un hobereau... Monsieur de... de... Mais je suis bien dupe! c'est un nom que vous savez mieux que moi, puisque je ne m'en souviens plus.

MARIANNE.

Vous me faites sécher d'impatience.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE VICOMTE.

ROSINE.

Monsieur le vicomte de Larians demande à madame l'honneur de lui présenter ses devoirs.

MARIANNE.

Qu'il dépêche. Vicomte, soyez le bienvenu, et délivrez-moi des histoires que le chevalier invente si bien et raconte si mal.

LE CHEVALIER.

Parbleu ! le vicomte y était, et il vous dira si j'ai menti d'une syllabe. Comme il a de la mémoire, il se rappeller

peut-être le nom de notre homme. (Au vicomte.) Nous parlions du coup d'épée que Guiseuil a reçu ce matin.

LE VICOMTE.

C'est du dernier vrai. Voilà comment, perle de beauté, il vous pleut des chevaux de frise, et comment il ne sera bientôt plus permis de parler de vous que l'épée à la main.

MARIANNE.

Mais son nom, pour Dieu ! le nom de ce fameux inconnu ?

LE VICOMTE.

Un nom de rien... Mais si, pourtant, un nom de quelque chose. Noblesse de robe, mais bonne noblesse. J'étais à Versailles le jour où le président, son père, l'a présenté au roi. Il m'en souvient comme d'hier.

MARIANNE.

Mais le nom... le nom ?

LE VICOMTE.

Je ne l'ai pas dit ?... Monsieur de Flagey... Paul de Flagey, si je ne me trompe.

MARIANNE, à part.

Lui !... je m'en doutais.

LE VICOMTE.

Un joli garçon, certes! et qui tient bien une épée.

## SCÈNE IX

Les Mêmes, PAUL.

ROSINE.

Monsieur Paul de Flagey.

LE CHEVALIER.

Parbleu! les oreilles doivent lui tinter. (A Marianne.) Le voilà qui vient en personne vous raconter ses prouesses, et en réclamer la récompense... si toutefois, comme vous l'affirmez, il vous a défendue à crédit.

MARIANNE.

Nous parlions de vous, monsieur, et j'ai, pour ma part, des reproches à vous faire sur votre étourderie.

PAUL.

Madame...

MARIANNE.

Oui, monsieur, vous avez eu tort de prendre si chaudement ma défense. Je ne sais pas ce que disait monsieur de Guiseuil, mais il disait, j'en suis bien sûre, ce

que mille dans Paris auraient dit comme lui, — car c'est là notre malheur, à nous autres femmes de théâtre, de fournir un thème obligé à toutes les conversations faciles, et de n'avoir à nous, ni un nom dont nous puissions être fières, ni une réputation que nous ayons le droit de défendre.

LE CHEVALIER.

La peste du sermon! Vous parlez comme un livre de messe, ma chère, et il vous manque un petit collet.

PAUL.

Recevez mes excuses, madame; mais vous étiez insultée, et quand c'est le cœur qui s'émeut, on n'est pas toujours maître d'un premier mouvement.

LE CHEVALIER.

Vive Dieu! monsieur, vos compliments sont brefs, mais ils portent coup. Quel dommage que ce mot-là ne soit pas en vers!

LE VICOMTE.

Une aubaine pour vous, chevalier. Inscrivez-le sur vos tablettes, et faites-le rimer pour un écu. Vous l'improviserez ensuite au petit-lever de n'importe qui.

LE CHEVALIER.

Tout beau! mon cher vicomte; il ne m'est pas encore arrivé l'accident d'en improviser de tout imprimés.

MARIANNE.

Vraiment là, vicomte! n'est-ce point une méchanceté du chevalier?

LE CHEVALIER.

Si peu une méchanceté, que la mémoire lui a failli et que, pour le tirer de peine, Monseigneur de Bernis, qui se trouvait là, lui a complaisamment soufflé le vers récalcitrant.

LE VICOMTE.

Vous vous moquez, chevalier, et si je voulais...

MARIANNE.

Bien, messieurs. Puisque vous voilà en bonne veine de disputer, j'emmène pour un instant monsieur de Flagey, avec qui j'ai quelque chose à démêler. — Il fait un temps merveilleux. M'offrirez-vous votre bras, pour faire ensemble un tour de jardin?

## SCÈNE X

### LE CHEVALIER, LE VICOMTE.

LE CHEVALIER.

C'est franc. Eh bien, vicomte, que pensez-vous de cela?

LE VICOMTE.

Que si monsieur de Flagey n'est pas encore l'amant de Marianne, il le sera demain.

LE CHEVALIER.

Voilà donc le pourquoi du congé de monsieur de Lussan ! Singulières pécores que ces reines de coulisses ! Depuis trois mois je me morfonds à la poursuite de ses bonnes grâces, et je me vois primé par un petit inconnu arrivé d'hier par le coche !

LE VICOMTE.

Le petit inconnu est pointilleux et se bat comme un beau diable, à propos d'une vertu...

LE CHEVALIER.

Dont nous savons tous le premier et le dernier mot. Bref, pointilleux ou non, mais poussé ici comme un champignon, ce petit monsieur me déplaît. Il me souffle un conquête sur laquelle je comptais si fort, que j'en avais accepté d'avance les félicitations de mes amis.

LE VICOMTE.

Pauvre chevalier ! avouez que vous trouveriez l'anecdote charmante, pour peu qu'elle fût arrivée à un autre que vous. Quant à ce qui me concerne, piquez-vous, brouillez-vous, je ne demande pas mieux. J'avais pris rang pour vous succéder, et il m'importe peu de remplacer le chevalier de Longepierre ou monsieur de Flagey.

LE CHEVALIER.

C'est que je ne me serais jamais avisé d'être jaloux de ce robin... que, du reste, je ne connaissais seulement pas.

LE VICOMTE.

Bah! vous vous consolerez en demeurant fidèle, huit jours de plus, à votre chanoinesse.

LE CHEVALIER.

Ne trouvez-vous pas comme moi, que depuis un temps, Marianne n'est plus reconnaissable?

LE VICOMTE.

Elle aura lu les encyclopédistes. Le temps de tomber sur un chapitre ennuyeux, et elle nous reviendra. Les femmes ont des accès de vertu comme on a des attaques de goutte : c'est l'affaire de huit jours de régime, et il n'y paraît plus.

## SCÈNE XI

LE CHEVALIER, LE VICOMTE, ROSINE.

LE CHEVALIER, voyant Rosine qui traverse l'appartement.

Mais voici qui va nous mettre au fait. (Appelant.) Rosine!

ROSINE.

Monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Viens çà, que je te dise.

ROSINE.

Que me voulez-vous?... dépêchez.

LE CHEVALIER.

Parle-nous un peu de ta maîtresse. Ne la trouves-tu pas changée, depuis quelques jours?

ROSINE.

Changée! C'est toujours et ce sera longtemps la plus jolie femme de Paris.

LE CHEVALIER.

Tu n'y es pas... j'entends parler du moral.

LE VICOMTE.

Le mot me semble heureusement choisi.

ROSINE.

Plus que vous ne croyez, monsieur le vicomte. Si vou saviez!...

LE VICOMTE.

Quoi donc?

LE CHEVALIER.

Dis vite.

ROSINE.

Non pas! non pas! c'est un secret.

LE CHEVALIER.

Combien ton secret?

ROSINE.

Il n'est pas à moi, et je ne le vends pas.

LE CHEVALIER.

Un louis comptant, et deux sur parole?

ROSINE.

Ce qui fait vingt-quatre livres en tout.

LE CHEVALIER.

Impertinente!

LE VICOMTE, *donnant aussi un louis.*

Ce qui fait au moins le double, Rosine; mais dépêche.

ROSINE.

De fait, il serait trop affreux que madame en arrivât là; — et comme j'imagine que vous ferez tout votre possible pour l'en dissuader...

LE CHEVALIER

Voyons.

LE VICOMTE.

Parle.

ROSINE.

Je ne sais à propos de quoi, mais ça lui a pris comme un coup de mousquet. « Fi! les hommes! c'est une hor-
» reur. Fi! l'amour! Fi! les coulisses! c'est une abomina-
» tion. Parlez-moi d'une belle solitude... »

LE CHEVALIER.

Ah çà! qu'est-ce que tu bredouilles?

ROSINE.

Ce n'est pas tout. « Les hommes sont d'affreux égoïstes
» qui abusent de nous, et qui après, nous plantent là.
» Nous ne voulons plus être plantées là! Si on nous dit
» qu'on nous aime, nous le verrons bien. — Épousez-moi,
» monsieur, puisque vous m'aimez. — Sinon, votre servante,
» et déguerpissez au plus vite. »

LE VICOMTE.

Rends-nous notre argent, Rosine; nous ne t'avons pas payée pour que tu te moques de nous.

ROSINE.

Voilà, en raccourci, nos beaux projets de ce matin. Avisez, messieurs; moi, je me sauve.

LE CHEVALIER.

Une minute. Mais... et monsieur de Flagey ?

ROSINE.

Il nous épousera, ou il s'en ira comme il est venu.

## SCÈNE XII

### LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah ! par exemple, je ne m'attendais pas à celle-là.

LE VICOMTE.

Si monsieur de Flagey accepte son bonheur sur ce pied-là, libre à lui, et grand bien lui fasse ! Je n'y vois pas le plus petit mot à dire.

LE CHEVALIER.

Comment ! pas le plus petit mot à dire ? vous me la baillez belle, vicomte. Mais ce serait une indignité ! Que ce jeune provincial épouse qui il voudra ; il ne manque pas de demoiselles à marier : — mais venir nous prendre nos maîtresses !... le procédé est un peu bien vert.

LE VICOMTE.

Bon ! imaginez-vous qu'elle se laissera cloîtrer ? Qu'il l'épouse, pardieu ! elle nous reviendra.

LE CHEVALIER.

Tiens ! tiens ! il se pourrait que vous eussiez raison.

LE VICOMTE.

Mais ne vous tenez point en souci ; Rosine nous a fait un conte, et Marianne rira bien quand elle lui redira les sornettes dont elle nous a régalés.

LE CHEVALIER.

Chut ! voici le galant.

## SCÈNE XIII

### Les Mêmes, PAUL.

PAUL, très-ému, à part, dans un coin du salon.

L'épouser !... l'épouser !... une comédienne ! — O mon Dieu ! pourquoi l'ai-je vue ?... lâche cœur, pourquoi l'aimes-tu ?

LE VICOMTE.

Comment donc, monsieur de Flagey, mais vous voilà tout ahuri ! On ne se douterait jamais, à vous voir, de votre bonne fortune.

PAUL.

En vérité, messieurs...

LE VICOMTE.

Ah! vous allez faire bien des jaloux, sans parler de ce pauvre chevalier qui comptait si fort sur un succès, mais qui comptait sans vous.

LE CHEVALIER.

Caprice de coquette, mon cher vicomte. Ne me faites pas plus désespéré que je ne suis. Monsieur de Flagey est trop galant homme pour abuser de son bonheur. On mord au gâteau, mais on ne prend pas tout, et il en reste pour les convives.

LE VICOMTE.

Cette folle Marianne! Je la trouve adorable avec ses écarts de fantaisie. Mais il y a temps pour tout — et pour tous.

LE CHEVALIER.

J'y compte bien. Quant à vous, monsieur de Flagey, si vous l'aimez, aimez-la vite; la belle est de complexion changeante, je vous en avertis.

PAUL.

Monsieur le chevalier!...

LE CHEVALIER.

Plaît-il ?

PAUL.

J'ignore le persiflage, et je ne saurais m'y faire. Qu'il soit de bon goût de salir la réputation d'une femme, je commence à le croire ; mais qu'il soit honnête de venir l'insulter chez elle, c'est ce que je ne croirai jamais.

LE CHEVALIER.

Monsieur de Flagey, vous le prenez sur le haut ton ; et si c'est une leçon que vous prétendez me donner, l'endroit est mal choisi pour que j'en tire tout le parti que je désirerais.

PAUL.

Sortons donc, messieurs, et finissons-en... Je me suis trop longtemps contenu.

LE VICOMTE.

La peste ! voilà un gaillard dont l'épée ne tient à rien.

## SCÈNE XIV

Les Mêmes, MARIANNE.

LE VICOMTE.

A l'aide, Marianne ! Venez empêcher monsieur de Fla-

gey d'envoyer notre pauvre ami tenir compagnie à monsieur de Guiseuil.

MARIANNE.

Arrêtez, messieurs; j'ai tout entendu... (Au chevalier, qui s'incline.) Ne vous excusez pas, chevalier; la chose en vaut si peu la peine! — Pauvres femmes que nous sommes!... Nous avons le visage gai, la lèvre souriante, et c'est un scandale pour bien des gens que de nous voir si heureuses... Mais que de larmes secrètes sous cette joie menteuse, et que de révoltes impuissantes contre cette félicité qu'on envie!... Allons, c'est assez d'élégies! Votre main, Paul; la vôtre aussi, chevalier, et pour l'amour de moi, renoncez à votre querelle. A ce prix-là, chevalier, j'oublierai votre impertinence. (Ils se donnent la main. — Bas, à Paul.) Et vous, Paul... ne venez plus. Tout à l'heure, dans le jardin, je vous ai dit mille folies; mais me voici dans tout mon bon sens... Adieu! et si, par aventure, vous entendiez parler de moi, gardez mon souvenir comme celui d'une femme qui vous aurait aimé... — si elle avait été digne de vous.

PAUL, de même.

Adieu, oui, adieu!... Et vous aussi, souvenez-vous de moi.

(Il sort.)

## SCÈNE XV

MARIANNE, LE CHEVALIER, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Franchement, belle des belles, je vous sais gré de votre

ntervention. Le chevalier est de mes amis, et il m'en aurait coûté de le voir se couper la gorge à propos d'un mot dont il ne faut accuser que sa mauvaise humeur d'amoureux rembarré.

LE CHEVALIER.

Ce monsieur de Flagey a la réplique un peu sèche, mais il a si bravement pris son parti, que je ne lui en veux plus. Entre nous, chère Marianne, est-ce là l'homme qu'il vous faut? Le temps est passé des don Quichottes de vertu, et le temps n'a jamais été, quoi qu'en ait dit monsieur de Racan, des bergères à houlettes et des bergers en rubans roses. — Que diable auriez-vous pu faire d'un galant toujours dressé sur ses pointes comme un coq sur ses ergots?

MARIANNE.

Pour un qui me défend, combien qui m'attaquent! Vrai, il n'était pas de force à lutter seul contre tant de champions.

LE CHEVALIER.

Ah! sirène, voilà de l'aigre-doux, et vous m'aviez pourtant pardonné!

MARIANNE.

Assurément, et je vous pardonne encore, et de grand cœur; j'y ai toutes sortes d'intérêts. Si, moi, votre amie, vous me traitez aussi légèrement, que feriez-vous donc si j'allais commettre la maladresse de me brouiller avec vous! — Mais excusez-moi, messieurs, si je vous renvoie. Je joue ce soir, et mon temps ne m'appartient guère.

LE VICOMTE.

A ce soir donc, toute belle, pour vous applaudir.

LE CHEVALIER.

A ce soir, moi aussi, pour vous faire répéter de votre bouche rose que vous ne m'en voulez plus.

## SCÈNE XVI

MARIANNE, seule.

Engeance frivole et méchante, sans générosité et sans cœur! Et voilà ceux qui viennent caqueter à genoux leur tendresse et leur dévouement. Combien il leur ressemble peu, lui!... Il m'en a bien coûté pour lui dire de ne plus me voir, et à lui aussi peut-être, pour m'obéir. Mais j'ai bien fait, et je ne me repens pas.

Bah! je suis aujourd'hui d'une sensibilité bête... à en prendre des crispations. — Ah! messieurs, vous êtes sans pitié! Eh bien, je le serai, moi aussi, et nous verrons à qui il en coûtera davantage. Vous venez chez moi m'insulter, et vous mettre brutalement à la traverse d'un petit bonheur bien calme et qui ne vous gênait guère?... Vous viendrez vous rouler à ces petits pieds que voilà, pour entendre de cette petite bouche que vous dites si jolie, des mots plus cruels, plus douloureux, plus envenimés que la morsure d'un aspic. Vous en pâlirez, vous en pleurerez; en pussiez-vous périr! Moi, je me moquerai de grand cœur, et je rirai de vous à belles

dents. — Mon joli roman de ce matin, vous l'avez déchiré! à mon tour je le jette au vent... Amour vrai, jeune, désintéressé, tout est fini... (Avec un éclat de voix.) mais gare à vous!

## SCÈNE XVII

### MARIANNE, ROSINE.

ROSINE.

Madame a sonné?

MARIANNE.

Non. Mais, puisque te voilà, verse-moi de l'eau dans un verre; j'ai le cœur gonflé à mourir.

ROSINE, présentant le verre.

Que s'est-il donc passé avec monsieur de Flagey? Il est sorti comme un ouragan.

MARIANNE.

Prépare mes toilettes pour ce soir, — et que je sois belle, mais belle! à éblouir les chandelles.

ROSINE.

A la bonne heure! Voilà qui est parler. Décidément, le désert est trop loin, et nous ne sommes pas encore en vocation.

(Elle sort.)

MARIANNE, seule.

Si j'étais homme, je me ferais soldat; j'irais à la guerre, et je me battrais si dru, que je finirais bien par me faire tuer... Oh! si j'étais homme! — Pourquoi est-il venu?... Hier, c'était une fantaisie, un rêve, une folie... Aujourd'hui... — En vérité, je me sens mal.

## SCÈNE XVIII

MARIANNE, PAUL.

PAUL.

Marianne, je reviens.

MARIANNE.

Lui!... vous, Paul! Pourquoi êtes-vous ici?... et pourquoi si pâle?

PAUL.

Écoutez-moi, Marianne. Je suis décidé à tout; mais ce mariage est impossible en France... Fuyons la France. — Une chaise de poste nous attend... Vite! Marianne, partons pendant que j'en ai la force.

MARIANNE.

Mais votre père, Paul, votre père?... il en mourra!

PAUL.

Par pitié, Marianne, ne me rendez point trop douloureuse cette heure suprême, où je voudrais ne penser qu'à vous. Si cette union me coûte une famille, ce sera à vous d'alléger mon sacrifice et de combler, à force d'amour, les vides de mon cœur... Vous ne me dites rien, vous ne me regardez seulement pas... — Marianne !... mais vous ne m'aimez donc pas?

MARIANNE.

Plût à Dieu! vous ne seriez point là, et je ne serais point tant à plaindre... Mais, non; je divague. — Non! je ne vous aime pas. Est-ce que je puis vous aimer? Comprenez donc, Paul : Faite à une vie de bruit, de bravos, d'intrigues, est-ce que je puis aller m'ensevelir avec vous dans quelque pays perdu? Non, Paul, la langue m'avait fourché... et je ne vous aime pas.

PAUL.

Vous voulez me tromper, Marianne.

MARIANNE.

Une curiosité? Vraiment là, monsieur de Flagey, vous auriez consenti?... et ma ridicule proposition de ce matin?...

PAUL.

Voici la lettre dans laquelle je fais mes adieux à mon père... et je vous l'ai dit, une chaise nous attend, toute attelée.

MARIANNE.

Eh bien, nous allons partir.

(Elle sonne.)

## SCÈNE XIX

### MARIANNE, PAUL, ROSINE.

ROSINE.

Vous sonnez tout à point, madame. Il y a là une procession de laquais, l'un au vicomte, l'autre au chevalier, le troisième à monsieur de Lussan, tous, les mains et les poches pleines de commissions.

MARIANNE.

Qu'est-ce que ces commissions?

ROSINE.

Des fleurs et des dragées, des billets doux — et un écrin! Je n'ai pas eu besoin de reconnaître la livrée de monsieur de Lussan.

MARIANNE.

Qu'ils remportent leurs boîtes et leurs sucreries. Je ne reçois rien, de personne... Tu m'entends, Rosine. — Je t'ai sonnée pour que tu me prépares un chapeau de paille et des mules. Je vais à la campagne.

ROSINE.

Accompagnerai-je madame?

MARIANNE

Non.

ROSINE.

A quelle heure faudra-t-il servir?

MARIANNE

Je ne rentrerai pas.

ROSINE.

Est-ce possible!... Et la comédie?

MARIANNE.

On se passera de moi. Aujourd'hui je veux distribuer mon temps selon mon cœur, (Se tournant vers Paul.) et je vous le donne tout entier. (A Rosine.) Dis à la comédie que je suis absente, que je suis malade, que je suis morte, ce que tu voudras. Demain, je serai revenue, guérie ou ressuscitée, suivant l'occurrence.

PAUL.

Demain?

MARIANNE.

Oui, mon ami, demain. (A Rosine.) Vite! ce que je t'ai demandé.

## SCÈNE XX

### MARIANNE, PAUL.

PAUL.

Çà, partons-nous, ou ne partons-nous pas? Est-ce oui ou est-ce non? — Et revenir demain!... Que cela veut-il dire?

MARIANNE.

Nous partons. Où nous allons? Je n'en sais rien. Laissons faire le postillon, et, à la grâce de Dieu! Quelle joie, par ce beau soleil, de courir sous les arbres! Paul, aimez-vous les bois?... Moi, je les adore. Quelle que soit la route choisie, nous trouverons toujours bien un bois. — C'est là que nous nous arrêterons... et que nous nous égarerons, à pied, jusqu'à la nuit. La nuit venue, mourant de faim, et fatigués comme le Juif-Errant, nous guettons une lumière à travers le feuillage, nous arrivons dans une cabane de bûcheron... (S'interrompant.) Vous avez votre épée?

PAUL.

Sans doute.

MARIANNE.

Il faut tout prévoir! — Une cabane de bûcheron, où nous croquons du pain noir et du jambon fumé, et où l'on nous

couche sur la paille... comme des œufs. — Venez-vous, prince Charmant? Le ciel est bleu comme l'oiseau des contes, et pourvu qu'une méchante fée ne nous envoie pas un affreux orage, les bonnes heures que nous allons vivre!... Ah! et cette lettre à votre père?... Donnez.

PAUL.

La voici.

MARIANNE.

Tenez, Paul, regardez-moi en face. Il me semble que mon visage rayonne. — Oui, soyez à moi, soyez à moi tant que vous m'aimerez comme vous m'aimez aujourd'hui! — L'amour! l'amour!... Quel ciel!

(Elle déchire la lettre.)

PAUL.

Que faites-vous?

MARIANNE.

Mais restez à votre famille. Libres tous deux, sans autre chaîne que l'union de nos cœurs, vous m'en aimerez davantage, et je serai heureuse sans remords.

FIN

## TABLE



Paris. — Imprimerie de Édouard Blot, rue Saint-Louis, 46.

# NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE THÉATRALE

CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES, FORMAT IN-12

---

## EXTRAIT DU CATALOGUE



---


PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

Barthet, Armand
Théâtre complet